

Un trio d'anges¹

Boris Taslitzky

I

Je ne suis pas parti de rien. C'est un bonheur que j'ai le mérite de reconnaître. Mes parents m'ont légué une jolie fortune, fruit de toutes les sueurs de burnous et de l'habileté dont ils firent preuve au sein des terres-rouges d'Oranie, dans les plantations de vignes, le commerce des vins, hérités de leurs familles.

En 1938, j'ai vendu les domaines, placé savamment mon argent. Cela, je sais le faire. L'éducation... Puis j'ai acquis l'hôtel particulier dans lequel je vis depuis, aux abords immédiats du Bois de Boulogne. Aujourd'hui, aux heures où se termine la guerre d'Algérie, mon opération alors jugée déraisonnable, peut apparaître comme un trait de génie. Je le laisse croire ; au besoin je le suggère. Avec dignité et modestie. Le flair fait partie de ma légende. Certes, je sais aider la chance, j'en ai eu à revendre et j'espère bien en avoir plus encore, cependant je touche du bois. Ce n'est pas que je sois le moins du monde superstitieux, mais sait-on jamais ?

J'ai fait transformer en atelier le dernier étage de l'immeuble. J'y travaille dans une cage de lumière de vingt mètres sur quinze. Mon horizon, aussi loin que le regard s'y étend, est fait de verdure, mon parterre, de courts de tennis. Ici, pas de palissades, nuls murs lépreux couverts de ces affiches que les amis de mes amis Claude et Théodore, placardent afin d'y revendiquer insolemment et toujours, la Paix, là ou ailleurs. Je m'isole dans l'atelier par des vélums et des tentures mauresques. Cela fait très fin de siècle, je veux dire le dernier, et correspond aux goûts profonds que j'en ai. Je suis le Carolus-Durand de la peinture d'avant-garde, en quelque sorte le roi du conformisme actuel.

Cette situation ne signifie pas que j'exerce à froid la fonction de peindre. Je travaille avec joie, en toute clarté, dans la paix d'un accord constant avec moi-même. Je ne suis pas de ceux qui se dupent. Mon sentiment d'artiste épouse le moule de pensées et d'actions d'une société à laquelle j'adhère pleinement, que j'exprime totalement, que j'aime et qu'à l'occasion je sais défendre avec assez de ruses et de

connaissances pour savoir éviter les risques physiques ainsi que le mauvais goût de l'outrance. Je ne me bats que par personne interposée. Il n'y a que les imbéciles qui se font tuer.

J'ai peu de domesticité. Je tiens essentiellement à paraître parmi mes confrères, les peintres glorieux et aisés, comme un artiste un peu bousculé par son destin. Si j'ai eu la faveur de devenir une plante rare, c'est aussi que j'ai su nourrir l'immense terreau dans lequel je me suis épanoui, fait de ces feuilles mortes que sont les artistes malchanceux, malhabiles, tous ces ratés parmi lesquels je suis demeuré très populaire, parce qu'ayant la science d'être bon camarade, je rends mille petits services qui me coûtent peu, ne m'engagent jamais, me rapportent beaucoup. Je sais donner l'impression de sacrifier mon temps et ma peine à l'intérêt commun. Point de comités dont je ne sois membre, pas de jurys ni de commissions de placement dont je ne fasse partie. Je n'y figure d'ailleurs jamais en vedette, mais veille à demeurer dans le peloton de tête. Avec discrétion. J'accepte d'en être, je soupire de lassitude, je me sens écrasé par ces tâches qui sont si peu dans mes cordes, je cède enfin à la sollicitation générale sans trop m'en faire prier. Juste assez. Je me donne. Savoir donner est la seule manière sûre de pouvoir gagner.

Ma femme est ma plus précieuse alliée. Elle a à charge l'organisation de notre vie mondaine dont je conserve très attentivement l'initiative. Lorsque ses réceptions, où je ne figure qu'à la manière d'un artiste en proie aux affres de la création mais qui sait demeurer homme de bonne compagnie, ne débouchent pas sur de trop solides intérêts, j'y convie quelques confrères défavorisés. Je leur donne ainsi l'impression de savoir faire redescendre l'ascenseur. Je moissonne largement, mais bon garçon, je leur permets de glaner.

Mon fils, Octave, n'est encore qu'un enfant. C'est mon adoration. Je confie aux Frères le soin de sa jeune éducation. Un peu de religion, dans ses tendres années, ne saurait lui nuire. On verra plus tard. Celui-là sera élevé comme un prince. Je le projetterai dans un avenir de félicité, bon dieu ! j'y veillerai. Toutes les filles seront pour lui. Les filles et le reste. Théodore prétend que j'en ferai un monstre. Mais sur ce plan, Théo est un idiot. Mon fils ce sera moi, en plus beau, en plus grand. Je n'ose dire en plus vrai. Ce serait difficile. J'aplanirai pour lui, toutes les difficultés. Je lui nivellerai le terrain. Férocement au besoin. Pour le maxillaire, je ne crains personne. Afin de s'en rendre compte, il n'y a qu'à très sérieusement me regarder, ce que peu de gens savent faire. Heureusement.

Le haut miroir de l'atelier renvoie ma silhouette de grand gars encore assez droit. L'œil est clair, le nez fin, la bouche gourmande, c'est l'ovale qui devrait donner à réfléchir sur mes capacités carnassières. L'ensemble du visage avec ce front grand et lisse sur quoi se fixent toujours les regards, a cet aspect marquis qui n'inquiète personne. Une belle façade derrière laquelle se masque une force redoutable, subtile, souple, une volonté implacable dont je connais seul l'étendue, aussi profonde que l'ambition qui m'anime.

Moi, Bertrand Tallion, je ne me déplaie pas physiquement et moralement m'estime à ma juste valeur. Je suis l'homme le plus gentil que je connaisse. Je me le dis sans flatterie. Ce qui me caractérise c'est la bonté. Mais mon esprit a la démarche de l'assassin. Je suis une peste, en vérité. J'ai l'œil en vrille – pour ne rien voir. L'oreille ouverte – mais je suis sourd. Le cœur très lourd et verrouillé. Ma patience n'a pas de borne, sans fond est mon sac à malices, ma confiance illimitée, ma foi sans accrocs et mon indifférence est cathédrale. Que voulez-vous, il faut bien se défendre ! Je sais fendre, pourfendre et réparer. Ciseler un mot pour blesser et dire ce qu'il faut pour panser. Je saurais bien aussi penser si je ne caressais la grande paresse des travailleurs acharnés. C'est pourquoi je préfère écouter, me laisser aller dans la grande berceuse des histoires merveilleuses d'autrui. Je sais qu'un portrait n'est jamais ressemblant, que constamment s'y lisent ce que les foutus littérateurs appellent des blancs. C'est une de leurs erreurs. Il n'y a pas de blancs. Ce n'est qu'une question de rapports mal considérés, d'une démarche non assurée. Je sais aussi que personne ne sait lire et qu'il n'y a que des gens qui savent écrire. Que tous les portraits sont à peu près ressemblants à celui qui le fait. Je sais des tas de choses parce que je suis méchant de tempérament, et je ne sais rien parce que je suis formidablement, incroyablement gentil. Mais c'est peut-être le contraire. Je pose ici un blanc que les porte-plume vous diront de combler, que vous emplirez à votre semblance, mais... mais « laissez-moi planter mes pois »

Voici vingt ans que je regarde vivre mon ami Claude. Nous coexistons parallèlement. On ne se voit pas souvent ce qui ne signifie pas que l'on se perde de vue. Le téléphone. On ne s'écrit jamais, à quoi bon. Lorsqu'on se rencontre, on se raconte. Nous avons dépassé le stade très élevé du tact et de la politesse. Si je lui dis, « Claudius, tu n'es qu'un sot », cela signifie et très profondément que je porte jugement sur l'immédiat, sur une question donnée, je n'exprime pas un sentiment d'ensemble. C'est une manière de penser tout haut. Lorsqu'il me dit que je suis « un fichu idiot et sauve-toi, tu m'agaces »,

cela ne met pas en cause notre bonheur tranquille de nous savoir, même absents, toujours ensemble. Est-ce à dire que nos différences ne nous irritent pas, qu'en certains moments nous ne nous empoignons pas méchamment ? Nullement. La méchanceté, c'est cela aussi l'amitié. D'ailleurs avons-nous l'un pour l'autre de l'amitié, c'est encore à considérer. C'est bien au-delà. L'amitié, nous l'avons balancée pardessus les toits. On se reflète, voilà la vérité. Et nous avons des amitiés séparées. Nous fréquentons des gens que nous nous cachons l'un à l'autre. Le cloisonnement, ça nous connaît. Par exemple, lui et Amaury. Il lui dit des choses qu'il ne me dit point. Cela m'est bien égal, je ne suis pas curieux et je sais d'expérience que l'indiscrétion est le contraire de l'alliance. Je sais qu'il n'y a pas de contradiction à ce que sur une même question la réponse soit un peu différente si je la donne à celui-ci ou à cet autre. C'est que la question, elle aussi, n'est pas la même. Affaire de trajectoire. Cela tient à la stratégie et à la tactique. Un truc dialectique, dirait Claude. Il n'y a que la vérité qui rime et la vérité c'est que Claude et moi on s'aime bien, c'est pourquoi on se supporte. Nous ne pourrions pas tolérer de ne pas nous supporter, mais c'est dur et il y faut une sacrée bonne volonté.

Je vieillis bien. Ça, je puis le dire. Sans heurt, sans à coups, tranquillement j'accepte de ne plus pouvoir si bien courir derrière un autobus ; s'il y a des cheveux sur mon peigne et il y en a, et bien je leur souhaite bon vent ; les filles ne me regardent plus dans les rues, ça ne m'empêche pas de les voir, le spectacle est à tout le monde. Au vrai, je ne vieillis pas, je mûris, c'est différent. Le dire vite vaudrait autant. À l'intérieur, eh, eh ! j'ai quinze ans, mais je prends l'air imposant, je sais qu'il faut un cadre au tableau vieillissant et que quelques craquelures authentifient son honorabilité. Bien. Mais cet imbécile de Claude, naïf Claudius, en fait-il des manières pour mettre un pas devant l'autre sur la route qui le mènera inéluctablement à la mocheté des cimetières. Dieu qu'il a résisté, qu'il s'est débattu pour pénétrer sous le porche de la quarantaine et à présent il se cabre durement devant celui des cinquante ans. Il n'est pourtant pas coquet et ce n'est pas lui, qui jamais faussa les miroirs. On ne peut même pas dire qu'il envie la Jeunesse, ni qu'il la courtise pour s'assurer une mince postérité. Les jeunes l'insupportent et il ne le cache pas. C'est la preuve qu'il vieillit. Mal.

Personne, mieux que lui, n'est aussi enclin à se mettre dans un mauvais pas. Il ne sait se défendre de la moindre sollicitation, il ne se refuse qu'à ce qui pourrait le salir à ses yeux. Sa parole vaut l'autographe enregistré sur papier timbré. Il en est prisonnier jusqu'à la sottise. Inclusivement. Le tourment l'habite éternellement pour tout,

pour rien. Il se sent responsable de tous les événements et y est constamment fourré. Le diable sait cependant qu'il est peu doué pour s'occuper des affaires publiques. Et qu'il n'aime pas à y être mêlé. Il a tout su admirablement gâcher, ses dons, son talent, son intelligence et sa beauté. Il est devenu une erreur vivante qui se balade modestement dans sa vie manquée, avec l'orgueil caché d'un Grand d'Espagne fauché. Il m'arrive de lui acheter une pochade, un dessin. Ce n'est pas que j'aime à perdre haleine les ouvrages qui sortent de ses mains, mais je sais que même de moi il n'accepterait pas un sou, comme ça pour rien, par amitié. J'essuierais une rebuffade, un fier coup de sabot. « Je te demande l'aumône ? » Ayant su gâcher l'amour, il est demeuré vieux garçon, mange mal, s'habille mal, vit mal et peint... Non ce n'est pas si mal. À ce point d'efforts désespérés dans l'honnêteté, il faut respecter, se taire et saluer. Avec moi, il parle peinture, et comme je n'ai jamais eu deux idées, je prends les siennes. J'ai l'habileté de savoir les présenter d'une manière originale. J'en fais des articles que je défends avec prudence, car aussi longtemps que je ne l'ai pas fait parler, et ce n'est pas toujours aisé, je n'en sais pas la suite. Il lui arrive de les lire, et comme après tout, ce n'est pas un pur esprit, je vois ses lèvres se serrer, il me jette un coup d'œil d'homme pillé, mais ne dit rien. Il avale. S'il s'avisait de protester, je le traiterais d'avare. C'est avec des arguments aussi misérables que je trimballe mon bonhomme. Je lui ferais faire n'importe quelle bêtise en le mettant au défi. Parce qu'il n'est pas envieux de la richesse ni de la gloire des confrères, rien n'est plus facile que de le faire taire lorsqu'il a proféré sur eux un jugement un peu vif et que j'insinue que peut-être, une pointe de jalousie... Je le manœuvre à coups de petites méchancetés, mais cela, c'est mon affaire. Vous, touchez-y pour voir. Ensuite, parce que je suis bon, je vous donnerai plusieurs adresses de dentistes et j'ai un tas de bons amis dont je garantis, qu'auprès d'eux Esculape était peu de chose. Je soupçonne Claude de n'avoir eu de réelle satisfaction qu'en prison. Là, les questions difficiles de la vie ne se posaient pas, seule était à résoudre celle de la survie. À tout prendre, c'était moins difficile pour ce bougre de grande gueule qu'une démarche à faire met hors de lui et qui s'insurge contre les coups de piston discrets dont je sais assez bien me servir. J'ai passé ma vie à mettre en forme les idées de Claude. Mon front est ceint de ses lauriers. C'est manière de ne pas les laisser perdre. Ce qui manque à son intelligence pour s'affirmer et conquérir, c'est d'être ce que je suis, malin.

Lorsque j'ai grimpé l'escalier tortillé qui mène à son atelier je l'ai entendu crier :

– Espèce de drôlesse, je m’en vais te dresser. Te faire voir que je suis le patron !

Je n’ignorais pas que ces discours-là ne s’adressaient à personne. Claude était, je le savais de science certaine, aux prises avec sa toile, ce grand machin sur lequel il s’échine, sa Peinture d’Histoire, son désespoir de peintre. J’ai tourné la clef qui est toujours sur la porte. Sans frapper auparavant ce qui l’énerve sans que jamais, ce violent n’ose faire la moindre réflexion.

– Salut vieux, je te dérange ?

Manière de parler. Bien sûr que je le dérangeais, puisqu’il était à travailler et que moi, j’étais venu pour bavarder. Jamais il ne me demande avis sur ce qu’il fait. Je regarde et je me tais. Comme ça, il sait que je réproouve, mais il ne m’en veut pas. Il en souffre, bien sûr. D’ailleurs il se trompe. S’il était tant soit peu rusé, avec moins d’efforts et plus d’astuce, ses grandes toiles prendraient un certain air de famille, passeraient la rampe de ce théâtre qu’est l’actuelle peinture, s’imprégneraient de certains tics qui leur donneraient cet aspect de bon ton et de complicité à quoi se reconnaît l’esprit des hommes habiles dont je suis.

Je vois bien que quelque chose l’inquiète, qu’il est mal dans sa peau et c’est pour l’aider que je le fais parler. Vide ton sac, raconte tes salades à ton vieux camarade, soulage ta bile dans le sein de ton copain. J’en ferai quelque chose. Moi, auquel il n’arrive jamais rien, j’adore les histoires des autres, j’en pave ma vie, elles deviennent miennes si je les traduis. Je l’écoute, Claude, et je dois avoir ce regard qu’il connaît bien, parce que de temps à autre il me dit :

– Toi, mon salaud...

Et puis lorsqu’il a fini, que je lui propose d’aller boire un pot, il me saisit par la cravate :

– Toi, tu prenais des notes, tu as bien tout classé dans ta damnée mémoire de matheux !

– Possible, mais ne froisse pas ma cravate.

– Assez !

– Si tu écris quoi que ce soit de ce que je t’ai dit, je te coupe en lamelles. Compris ?

– Ca va, laisse tomber. Le danger n’est pas grand. Tu t’affairerais ensuite comme un malheureux à me recoudre, à recoller les bouts et les morceaux. Je t’entends d’ici haleter à me ressusciter.

– Garde-la ton histoire. Aucun intérêt.

Ce qu’il avait à cœur, c’était la récente exposition d’Arnould Sultan, ce compagnon de route de quelques instants de la bataille

désespérée qu'il mène depuis vingt ans, avec la conscience qu'il en est tout à la fois le chef et la troupe, alors que sa seule ambition réelle basée sur l'analyse tranquille des forces qu'il se connaît n'aurait été que d'y participer. Il a eu pour Arnould, durant quelques années, une admiration sans envie, dépourvue de ces petits pincements de jalousie professionnelle que les meilleurs d'entre nous ressentent devant l'œuvre réussie d'un artiste de leur génération. Il est vrai qu'Arnould est de dix ans le cadet de Claude et qu'il y a entre eux l'écart d'une génération puisqu'il y a celui d'une guerre. C'est vrai, qu'Arnould eût pu être ce que Claude rêvait que quelqu'un soit, en ce temps et en ce lieu, Paris, un grand peintre réaliste qui, sans gesticulation, sans caricaturer l'ennemi, avec tout le charme et le tact qu'il faudrait porter à cette entreprise de transformation de l'art actuel, eût pu être le point d'attraction, l'exemple qui ferait basculer vers l'expression poétique et dynamique de la réalité les volontés éparses et sans direction qui sourdent de partout sans savoir se rencontrer. Mais ce qu'ignorait Claude et que je savais très bien, c'est qu'Arnould est incapable de mourir pour une idée, parce qu'il n'est jamais certain que l'idée qu'il a soit la bonne. Arnould, c'est un jeune homme de mode. Un caractère faible dans une enveloppe de grandeur qu'il n'osera jamais assumer. Un réalisme social de haut goût dans lequel il se complaît, l'empêche de se hausser au niveau des sacrifices qu'exigent les grands combats. Ce qu'il veut au fond, c'est ressembler à tout le monde en devenant l'un des chefs de file de ce qui se fait. Il a été littéralement effrayé de la solitude dans laquelle il s'est brusquement trouvé jeté à trente ans et qui lui fut d'autant plus pénible que jusqu'à sa rencontre avec Claude bien des portes lui étaient largement ouvertes qui depuis s'étaient brutalement closes. Alors a commencé la grande aventure du rachat des péchés et je l'y ai complaisamment aidé. Claude ulcéré a laissé faire, sans un mot de reproche, parce qu'il est horriblement fier et aussi qu'il est à sa façon et pour ce qui concerne son combat, une sorte de Gédéon. Cet idiot qui est sans s'en douter ma conscience que je trahis allégrement, n'accepte aucun de ceux qui ploient le genou dans un temps où nous buvons tous à plat ventre. Est-ce un sectaire ? Pas le moins du monde. Le rigolo, c'est qu'il sait, qu'il comprend et qu'il excuse. Le sentiment le plus profond qui l'habite, c'est celui de la pitié. Mais il faut être moi pour le savoir. Arnould qui a les dons de peintre les plus immenses qui soient, mais ni caractère ni culture, s'y est trompé et fuit Claude comme la peste. D'ailleurs, il y a à cela des raisons. Claude a des mots terribles. Assassinants. Il était muet au cours du vernissage, ne manifestant rien dans l'assentiment, dans le soulagement général.

Arnould qui se sentait un grand creux à l'estomac, lui a imprudemment demandé :

– Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

– C'est très bien pour ce que c'est.

– Ça veut dire ?

– Ça veut dire, Monsieur Arnould Sultan, que vous êtes très artiste. Mais lorsqu'on a du Michel-Ange dans la peau, on n'a pas le droit d'être modiste.

Pauvre vieux Arnould, il a pris un air dégagé et puis il a rétorqué :

– Oh, si l'époque avait été différente... De toute façon je ne suis pas d'accord avec ce que tu dis.

Claude a accueilli cette justification avec ce sourire triste et plein de bonté qui est sa faiblesse cachée, ce sourire dont j'ai une horreur sacrée, face auquel je me sens sale, et a murmuré en portant amicalement sa main à l'épaule d'Arnould pour atténuer la portée de sa pensée :

– Je l'espère : pour toi... L'époque, prends-la à partir de ce qu'elle est pour la transformer, mais à la vérité, si l'homme que tu es avait été différent... Ne tiens aucun compte de ce que je dis. C'est bien, c'est très bien même, pour ce que c'est. Je te souhaite un tas de bonnes choses. Salut !

Il a trébuché un atroce cafard durant des jours, ces jours pendant lesquels je me sentais soulagé. Ça aurait été du joli si Arnould avait réalisé l'œuvre qu'il pouvait porter ! Il est vrai que nous aurions pu lui opposer l'arme effroyable de l'étouffement par le silence, mais c'est une arme qui s'émousse à la longue, et en art, c'est comme en politique, tout se paye. Je taquina méchamment Claude :

– Vraiment, ça ne te va pas cette exposition ?

– Tais-toi. Tu sais bien ce que c'est. Un talent bœuf pour dire quoi ? Un joli, très joli petit jardin, voilà ce qu'il dit, celui-là qui pouvait exprimer un monde. Un clin d'œil à Van Gogh et un autre à Valtat. De grands coups de pinceaux qui n'effrayent plus personne. Un académisme de bon aloi, quoi. Un peu de Cézanne et un peu de Bonnard, de quoi rassurer tout le monde. On se sent entre soi. Le mot merde ne choque plus. Il est d'usage courant. Depuis quand l'académisme ne se greffe-t-il plus sur de grandes choses ? Vous me faites rigoler avec votre pompiérisme actuel ! Vous êtes Cézanniens et Picassiens comme l'on fut Davidiens. Arnould n'est rien, sinon un Fauve en l'an 62.

– Ce n'est pas si mal, dis donc.

– Cela suffit, il a ma bénédiction, vous l’avez tous. Allons boire, ça vaudra mieux.

– Allons-y. Alors tu trouves ça académique vraiment ? Avec tout le talent d’Arnould dont tu nous as assez rebattu les oreilles.

– Comme si l’académisme manquait de talent, c’est bien parce qu’il en a qu’il est si dangereux. Tu dois bien en savoir quelque chose.

– C’est gentil ce que tu me dis là !

– C’est bien aussi gentil que ce que tu ne me dis pas, non ?

Je rigole, mais au fond je râle. Il le sait.

– Je t’aime bien, bâton merdeux.

– Je t’aime bien, putain. Mais au fait, je ne sais trop pourquoi, tu n’en vaux vraiment pas la peine.

– C’est parce que je suis ton contraire...

– Et que tu es ma négation. Nous deux, cela fait une drôle de paire.

La dialectique en action.

– Bon ! Nous y revoilà, laisse un peu tomber, homme à principes, ton langage idéologique. J’irai pleurer sur ta tombe, mais je ne pourrai vivre tranquille qu’à partir du temps où tu y descendras. Tu feras un cadavre bien laid.

– J’irai faire un discours sur la tienne le jour de ton enterrement. Je dirai, Messieurs, le salaud que nous avons la douleur de porter en terre...

– Et cætera, et cætera...

– Oui.

– À propos tu sais la rencontre qu’a faite le cercueil d’André Lhote, dans l’escalier ?

– Non, raconte.

– J’apporte de l’eau à ton moulin. L’atrocité du régime capitaliste, tout et le reste. Les croque-morts ont croisé un huissier qui venait coller ses scellés, cataloguer les ouvrages du maître, faire main basse sur toute son œuvre, sur ordre de son marchand de tableaux. Ce foireux, n’a même pas eu la décence d’attendre que le corbillard ait tourné le coin de la rue. Fallait voir, la gueule que faisaient les confrères...

– Ca ne les empêchera pas d’aller lui lécher les bottes...

– Tu as raison. Nous avons dîné ensemble hier. Il a du charme cet homme.

– Ferme ta gueule, tu me répugnes.

– Je t’adore. Imbécile de mon cœur.

Nous étions descendus dans la rue, en marche vers le bistrot, toujours le même, car Claude, ce transformateur de Société, ce pur révolutionnaire a ses habitudes parce qu’il a ses timidités qui en font

un conservateur incorrigible et méfiant comme pas possible. À mi-chemin nous avons croisé un jeune homme qui distribuait des tracts et Claude par réflexe de militant a tendu la main, mais le petit a hésité puis avec un sourire lui a lâché un petit carré de papier rose. Par solidarité, le diable m'emporte, j'ai attendu d'en recevoir aussi. Le jeune avec son même sourire m'en a octroyé un comme à regret, ça se voyait. Ce bougre de Claude riait en le lisant. J'y ai jeté un coup d'œil et j'ai réagi.

– La petite carne !

– Pas étonnant qu'il hésitait ce jeune veau. Le veinard, il a la cruauté de la jeunesse et son coup d'œil implacable. L'invitation ne s'adresse pas aux débris de nos âges. « Grand Bal de la Jeunesse ».

J'étais vexé en vérité ! J'ai regardé ma silhouette dans une vitrine, l'espace d'une seconde. Ce fut assez désagréable. Il est vrai que j'étais peut-être influencé. Pourtant par rapport à Claude... Oui, mais Claude fait plus que son âge. Si j'avais été seul, hein ? Si j'avais été seul... Claude qui a le don de pénétration me prit le bras :

– Un petit whisky te fera du bien. C'est excellent pour le cœur et pour remonter le moral, rien de tel... Garçon, deux whiskies dont un bien tassé, c'est pour Monsieur qui en a sérieusement besoin.

Il se retourna vers moi, me sourit et laissa tomber

– Paye tout de suite, on sera tranquille.

Je le sais bien. C'est toujours moi qui paye. Une vieille habitude, ce que Claude appelle une tradition et dieu sait que les traditions, il y tient, comme la peau aux muscles et les muscles aux os. Anatomiste va !

II

Claude habite tout en haut d'un immeuble Louis XV, Passage Chat-Perché, tapi dans l'imbroglio des petites artères qui s'étalent comme une toile d'araignée depuis la place Maubert jusqu'aux abords de la Seine. Le Passage est si étroit que la circulation automobile y est interdite. Le sol est fait de gros pavés gras que les ans et le manque d'entretien ont rendu si fantaisistes qu'ils constituent un danger permanent pour les chevilles non prévenues. Une odeur tenace, incisive qui écœure et démoralise s'exhale de tous les pores des plâtres lépreux dont jamais un rayon de soleil ne vient caresser le dénuement. Ici se situe un des domaines du rat, dont le chat n'est pas roi. Un silence visqueux pèse sur le Passage comme s'il s'y vautrait, immobilisant le temps dans un ennui de limbe. La curiosité s'y décourage. La présence

d'un moineau est un miracle, celle d'un photographe y serait incompréhensible. L'entrée de l'immeuble est obscure, inquiétante sans être sinistre. Il faut longer un long couloir pour atteindre l'escalier dont la rampe s'arrête au troisième étage, ensuite jusqu'au cinquième, jusqu'au palier de Claude, c'est le vide qui oblige à se serrer contre le mur humide. On ne sait quel événement a présidé à la disparition de la rampe qui rend la cage d'escalier happante comme un puits sans espoir. Sur le palier, prend naissance un corridor en escargot, éclairé de deux lucarnes dont trois siècles de poussières tamisent le jour jusqu'à le rendre improbable. Le carrelage y est chaotique, glissant aux alentours du poste d'eau. Le robinet de cuivre laisse s'écouler un filet luisant dont le mouvement ne témoigne que d'un assouplissement sans perspective. La dernière porte est celle de l'atelier de Claude.

C'est là que la surprise a rendez-vous avec le visiteur. Passé la porte dont la clef est toujours sur la serrure, à l'extérieur, lorsque Claude est présent ou consent à l'être pour autrui, s'offre au regard étonné, une vaste pièce très claire qui jadis, peut-être, fut un grenier. Elle reçoit le jour par une verrière en vérité assez étroite ainsi que par une fenêtre qui donne sur la Seine et dans laquelle s'encadre comme une féerie Notre-Dame de Paris et la place de ce qui fut son parvis. L'envie prend alors de dire merci à l'espérance, à la vie.

– La plus belle vue de Paris, Claude.

– C'est cela le luxe, mon cher.

Oui et non. J'ai d'autres idées sur la question. Je réponds :

– Enfin...

L'ordre règne dans l'atelier. C'est le domaine du rang de taille. À distance respectueuse du poêle aux tuyaux astiqués les bûches sont à l'alignement, comme pour la parade. Au mur, trois beaux balais, pendus par des ficelles, font figure de halberdes auprès d'un sabre, celui de Claude, « ce truc qui ne servait à rien » dit-il avec le sérieux et la tendresse de l'officier d'active qu'il fut. Les toiles sont empilées, face au mur, aucune n'y est accrochée. Ne sont visibles que celles qui se trouvent en chantier, posées sur les chevalets. Le sol est recouvert d'un linoléum encaustiqué, luisant comme une glace. Le mobilier est de bois blanc, régulièrement lessivé. Face à la fenêtre se trouve un grand divan de cuir aux ressorts redoutables, c'est le lit de Claude. Je le soupçonne de le recouvrir la nuit, d'un simple sac de couchage, car rien dans l'atelier ne trahit la présence du moindre élément de literie. Une porte d'angle, un peu basse, s'ouvre sur un apprentis transformé en cabinet de toilette, où trône une baignoire-sabot. Claude se nourrit mal, avec indifférence à ce qu'il mange mais non à la façon de le faire. Il

recouvre sa table minuscule d'une nappe blanche, y place en toute saison un haut verre à moutarde dans lequel s'épanouit une fleur, puis attaque son repas de moine à la manière d'un chef de protocole. Nulle part ne se voient de livres, mais trois énormes bahuts en sont remplis jusqu'à la gorge. Près de la fenêtre un magnifique secrétaire de Boulle dont la présence émerveille et surprend, sur lequel Claude passe une main caressante, respectueuse avant d'expliquer : « C'était celui de ma mère ». Par pudeur, il ne dit pas comme il le pense «...madame ma mère ».

Claude a atteint la cinquantaine. Il fut très beau. Peut-être l'est-il encore mais j'avoue avec soulagement qu'il me serait à présent difficile d'en décider. J'ai trop jaloué cette allure qu'il avait, sa souplesse féline, l'impression de force qui se dégageait de sa personne. Il ne demeure plus aujourd'hui de cette réussite de la nature qu'une incontestable autorité, celle qui donne des belles ruines. De ce corps d'athlète, il reste cette grande carcasse un peu voûtée, cédant lentement sous le poids des affronts effrayants de blessures grandement reçues sur tant de champs de bataille.

Le front est haut, large, bosselé, buriné des rides profondes de ceux dont la peau est trop fine. Les yeux verts, très clairs, lui font le regard insoutenable dans les instants de colère ; ils ont alors la dureté de l'acier et aussi son tranchant glacé. La bouche est large aux lèvres fines et peu ourlées. Le nez est droit, les narines larges, généreuses, palpitantes, sans asymétrie. Sa belle chevelure d'antan, noire aux reflets bleus, n'est plus qu'un glorieux souvenir de jeunesse. Claude annonce lorsqu'il est d'humeur à rire, c'est-à-dire à rire de lui-même, qu'il est largement temps d'adhérer au syndicat des chauves. Je l'assure alors que d'ici quelques années il pourra en être le président. Il me répond en portant le regard à hauteur de mon front et sourit. Lorsqu'il sourit ses yeux ont la transparence et la lumière des eaux de lacs. Je passe la main sur ce qui me reste de cheveux et je lui assure que cela m'est égal, le front dégarni me va bien. Pas à lui. Je m'en réjouis. J'ai horreur que l'on soit mieux que moi. Je le ressens comme une offense.

Chaque mercredi après-midi Claude reçoit ses amis. C'est-à-dire essentiellement Théo et moi. En ce qui me concerne, c'est plutôt théorique, mais il faudrait la fin du monde pour que Théodore Igor manquât le rendez-vous. C'est une coutume que les ans ont transformé en rite. Ils s'arrangent tous deux pour être disponibles, quitte à demeurer deux heures ensemble sans avoir rien à se dire ; c'est comme si l'un et l'autre étaient mus par le désir de préserver ainsi ce qui demeure des

impardonnables échecs de toutes les amitiés naufragées au long cours des années.

De temps à autre, je me propulse ce jour-là dans le pigeonnier afin de me rassasier l'œil de leurs visages ravagés par les vagues successives des amertumes vaillamment subies qui certes ont tempéré leur enthousiasme sans pour autant entamer leur foi, mais qui à la longue en burinant leurs traits, ont poncé bien des aspérités de leurs caractères redoutables.

Il y a longtemps que je connais Théodore Igor. C'est à l'École que nous nous sommes rencontrés avant d'avoir vingt ans. J'étais en atelier d'architecture mais j'avais une inscription à l'atelier de Peinture où Igor présidait avec impétuosité aux monstrueux chahuts que périodiquement déchaînait sa fantaisie diabolique, entraînant ses condisciples vers des assauts qui perturbaient la vie plus sage des ateliers voisins. Nous ne sympathisions guère et nous en exprimions en clair.

Plus tard, lorsque j'eus définitivement lâché les tés et les équerres pour la palette, je retrouvais Igor les jours de vernissage devant les cimaises des Salons. Bonjour, bonsoir, cela n'allait jamais plus loin, nous ne faisons pas partie des mêmes bandes et déjà parmi les siens Igor commençait à ne plus être de nulle part dans la profession, happé qu'il était par les problèmes que posaient à sa conscience et à son besoin d'action, la vie sociale et ses combats. C'est de ce temps qu'il commença d'éveiller notre défiance car, tout ce qui ne nous paraissait pas participer strictement à nos préoccupations professionnelles, à notre idéalisme d'artistes et pas seulement artistique, déclenchait sur le champ une violente contradiction qui se transformait au cours des jours et des mois en une hostilité ouverte contre ce qui nous apparaissait comme défection, attentat et bientôt trahison. Nous avions retranché Igor de notre vie, nous le saluions d'un « bonjour militant » qui en disait long. Il croyait à cette époque devoir supporter sans broncher nos insolences, trouvant ailleurs les compensations qu'il cherchait dans sa quête de solidarité humaine. À l'époque du Front populaire certains d'entre nous le rejoignirent au sein de l'Association des Artistes Progressistes. La liberté était à la mode. J'en rigolais, moquant ceux de mes confrères qui prenaient la chose au sérieux et participaient aux défilés en portant des pancartes. Je ne pouvais pas être là où se trouvait Théodore. Je commençais, par horreur de cette vie sociale qui, envahissant tout, dérangeait mes habitudes, à employer un langage dont je rougis aujourd'hui. Je disais avec mépris « la populace », « les salopards », je précipitais mon choix vers les solutions les

moins généreuses. J'ai applaudi à Franco, je croyais ferme, parlant de l'URSS, au « colosse aux pieds d'argile ». J'étais bête comme un sabot.

Lorsque la guerre est arrivée, c'est sans enthousiasme que je me suis rendu à Meaux où se formait mon régiment. J'avais cependant la satisfaction d'exhiber mes deux galons de lieutenant, d'échapper à la condition serve du soldat. Il est agréable de donner des ordres auxquels d'autres sont tenus d'obéir. J'allais bientôt apprendre à mes dépens que ce n'est cependant pas si facile, qu'il y a loin d'une cour de caserne à un champ de bataille, que l'homme en guerre est autre que l'homme astreint au service.

J'éprouvai de l'agacement en consultant la liste nominative des gars de ma section. Le soldat Igor m'était échu et j'eus un instant le désir de demander sa mutation. Mais outre qu'il eût fallu en justifier, un sentiment bizarre de confraternité me retint d'y donner suite. Je résolus de jouer mon rôle, tout mon rôle d'officier, envers ce révolté que les hasards du sort plaçaient ainsi sous ma coupe. Igor ne manifesta rien, s'adaptant remarquablement à sa vie de soldat comme si la vie militante l'y avait de longtemps préparé. C'était plutôt moi qui me sentais mal à l'aise, obligé par sa seule présence, la mimique discrète de son jugement muet, à une retenue de manières et de propos qui ne me laissait nul repos. Personne n'aurait pu deviner que nous nous étions connus. Nos relations durant la drôle de guerre furent celles imposées par le service. Je crois n'avoir été ni aimé ni détesté par les hommes de troupe. Peut-être même ni craint ni respecté. Subi simplement. Supporté, plutôt. Je n'éprouvais pour mes soldats, paysans bretons auxquels se mêlaient quelques rares parisiens, aucune curiosité et je ne suis pas assez démagogue pour leur avoir manifesté un intérêt que je n'éprouvais pas. C'est à l'armée que j'ai commencé à comprendre de quoi était faite la texture d'Igor, les raisons pour lesquelles les hommes de sa trempe représentent une menace réelle pour la forme de société qui est celle à laquelle j'adhère parce que j'en ai tout à attendre. Je le note sans aucune forme de cynisme. J'ai pu évoluer sous la poussée des événements. Cependant si le terreau dans lequel j'ai poussé n'est plus tout à fait aujourd'hui le même, le terrain lui, n'a pas changé de nature. J'y ai fait mon trou. J'y tiens. Claude et Théodore, c'est différent. Ils sont d'une autre espèce. Je protège ce qu'ils attaquent, tout ce qu'ils veulent transformer sans grand espoir d'ailleurs de profit matériel personnel à présent. Ces bougres-là, c'est aux autres qu'ils songent, à ceux qu'ils ne connaîtront même pas. Un sens curieux qu'ils ont de la postérité. Moi je sais que cette hantise qui m'occupe, c'est uniquement de transmettre mon nom à cet avenir dont je ne doute plus à

présent que les hommes comme Claude et Igor en construisent les prémices sous mes yeux, et peu m'importe au fond ce qu'il sera, puisque je n'y serai pas physiquement. Leur désintéressement m'épouvante. Que j'aie été un peu louche dans ma quiète lâcheté, peu importe car je sais que si la postérité a une valeur exemplaire c'est de grandir un homme par le miracle des raccourcis. Si je transmets vingt belles œuvres, qui ira s'occuper de mon attitude pendant la Résistance ? Encore que sur ce point il n'y ait rien à dire. Rien en vérité. J'ai ployé le genou certes, mais avec dignité. J'ai refusé les propositions de Claude et de Théo m'invitant à participer au combat, cela oui, mais je n'ai pas collaboré. J'ai maintenu autant que je l'ai pu, la primauté de l'art français ; que cela m'ait réussi sur le plan du bien-être matériel, c'est évident, mais qui peut y redire ? D'ailleurs Claude et Igor ne disent rien. J'aime autant. Cela consistait à promouvoir le plus possible de manifestations artistiques dont n'étaient exclus que les non-aryens, forcément. Nous démontrions que la France était toujours là : les Nazis ne boudaient pas nos expositions. Ce n'est peut-être pas ainsi que nous avons gagné la guerre. C'est de ce temps que débuta ma renommée. Si elle était intervenue plus tôt, j'eus peut-être fait le voyage de Weimar. Je ne le crois pas, mais qui sait ?... À la Libération j'ai été quelque temps quelque chose dans divers comités d'artistes. Patriote sans ardeur, mais patriote tout de même, j'ai donné quelques œuvres au profit d'Oradour, de quelques autres lieux ou personnes. J'ai su tirer mon épingle du jeu au bon moment. Je n'ai ni le goût du martyr, ni la bosse du dévouement. On n'a qu'une vie. Il convient d'en user le moins mal possible.

Igor, sa caractéristique c'est d'avoir partout où il se trouve, où il passe, de l'influence sans pour autant avoir nulle part de grade. C'est un Latour-d'Auvergne, en perpétuelle activité de service. Au sein des hiérarchies auxquelles il adhère il éprouve un respect éperdu pour les fonctions, sans que ce respect se reporte forcément toujours et en toute occasion sur les personnes qui les occupent. Igor est celui qui m'a le mieux fait comprendre ce que fut ce héros de légende trop oublié, Latour-d'Auvergne, premier grenadier de France. Celui-là inventa une notion considérable, celle de l'honneur du rang le plus obscur mais le plus nécessaire, l'honneur du soldat, du citoyen, du militant, sa primauté absolue sur les galons, les épaulettes et les fonctions. Igor se considère humainement comme l'égal de n'importe qui. Aussi ses propres amis politiques le tiennent-ils pour un orgueilleux. Ils se méprennent. Igor est fier, c'est très différent, sans que sa fierté le retranche jamais de

la vie des autres. Il ne se met ni au-dessus ni au-dessous, il participe sans affectation et c'est bien là ce qu'il y a de plus difficile au monde à concilier avec le fond réel de son tempérament coléreux, casseur, bouffe tout cru. Les observateurs inattentifs ou superficiels disent de lui qu'il a une patience infinie, mais un peu trop hautaine. C'est faux. La vérité est qu'il sait tenir en laisse un tempérament de feu parce que son attention est toujours en éveil sur les réactions, les arguments d'autrui. C'est parfois gênant pour qui le sait, qui l'éprouve à ses dépens. Cependant je soupçonne que cela recouvre une immense faiblesse.

À l'armée, sa popularité était certaine, son emprise sur les soldats inquiétante sans qu'il se livre jamais à aucune action spectaculaire. Il avait une façon de faire son service qui constamment prenait valeur d'exemple. Tranquillement. En toutes circonstances, il conservait l'allure d'un soldat tout neuf. Quels que fussent alors mon désir et mon attention je ne pus jamais trouver l'occasion de le prendre en défaut. Il était tout à fait ami et fort à l'aise avec le sergent Leduc, abbé dans le civil, qui disait la messe le dimanche et faisait le sermon. Curieux sermons parfois... Il n'y avait rien à redire sur le plan du chrétien, mais Leduc insistait un peu trop, me semblait-il, sur des points qu'il eût pu se dispenser d'aborder étant donné les circonstances. « Les premiers seront les derniers... » « S'il faut laisser à César ce qui est à César... » Il embrayait sur le respect dû aux humbles dans des envolées qui n'étaient pas de son style et dans lesquelles j'entendais, clair comme le jour, des échos qui me paraissaient répercuter, avec les moyens du bord, certains aspects très assouplis de la pensée d'Igor.

Début avril 1940, le capitaine nous quitta. J'eus pour quelques jours le commandement de la compagnie ce qui flatta ma vanité. Je me berçais de la joie d'être devenu le lieutenant Tallion, commandant de compagnie. Commandant de routine, car j'étais bien incapable de reprendre en main une unité qui en avait grand besoin. Puis, un matin nous arriva un jeune capitaine fraîchement promu. Officier d'active, superbe, droit comme un I. J'éprouvais un instant un sentiment indéfinissable. Il me semblait voir en cet officier comme une réplique d'Igor. Une superposition. Igor avec des galons et moi au garde-à-vous. À la manière dont le vieil adjudant Lelong se présenta au rapport, je sus sur le champ qu'il y avait quelque chose de changé à la compagnie. Le capitaine passa l'unité en revue, s'arrêta longuement devant Igor. Je jugeai sainement qu'un petit événement venait de se passer à quoi il faudrait prendre garde très sérieusement.

Le capitaine Claude Quincy m'interrogea longuement sur chacun des soldats. Il s'arrêta plus spécialement sur le cas d'Igor.

– Votre confrère, Tallion.

Je fis la moue.

– Il y en a quarante mille en France, mon capitaine.

Quincy rêva en contemplant le livret individuel d'Igor.

– Quarante mille...

Il posa le livret et continua :

– PR... PR... Communiste ou quoi ?

Moi qui savais à quoi m'en tenir, il me parut impossible de donner trop de précisions. Les petites saletés passe encore, mais en cet instant, j'eus comme un hoquet d'honneur que je me reprochais intimement comme une complicité.

– Il n'y a pas de preuve certaine, mon capitaine.

Claude leva sur moi son regard perçant et continua :

– Pas de punition. Volontaire pour toutes les patrouilles. Reçoit régulièrement *le Journal officiel*. Dites-moi, Tallion, à votre avis, en quoi cette presse peut-elle intéresser ce soldat ?

J'écartai les bras, mimant la perplexité. J'avais bien ma petite idée, ma conviction plutôt. C'est là que s'imprimaient intégralement ces débats parlementaires au cours desquels les leaders du parti dissous, du parti d'Igor, exprimaient en clair leurs mots d'ordre. Cachin lors de sa déchéance votée par le Sénat, Fajon, Bonte, arrêtés à la chambre.

– Bien, reprit Claude, nous verrons.

Au cours du repas je le vis crayonner sur la nappe de papier. Je jetais un coup d'œil et fort étonné je dis :

– Mais, mon capitaine...

Claude sourit, gêné. Peut-être y eut-il dans son intonation une pointe de tristesse.

– Eh oui... Une manie.

– Si un jour vous quittez l'armée, mon capitaine, il y a fort à parier que j'aurais en vous un concurrent dangereux.

Le croquis de Quincy c'était tout autre chose qu'un crayonnement d'amateur. Il y avait là un volume et une sensibilité dans le trait qui me laissèrent perplexe. C'était déjà cette beauté d'écriture qui vient du fond des âges de la tradition française avec cette inflexion de tendresse et cette rigueur de la « volonté nettement exprimée » qui fait tout Ingres, comme elles avaient fait tout Clouet, qui est à présent le propre de Claude lorsqu'il consent par hasard, à ne pas trop se surveiller, à être lui-même, ou à ne pas se gêner par ce travail noir qui lui rapporte, chichement, le pain de sa quotidienneté de raté invétéré.

Lorsque vint la bataille, je compris tout à fait à quel point Claude et Igor étaient faits pour s'entendre et s'épauler. Je compris aussi,

enfin, que mes galons, c'est sur les manches d'Igor plus que sur les miennes qu'ils eussent dû se trouver. Je crois que je me suis honnêtement battu, mais qu'une petite croix de guerre à l'ordre du régiment eût plus justement orné ma boutonnière que ce ruban rouge que je porte et que je dois essentiellement à mon grade, dont le soldat Igor, lorsque je fus légèrement blessé et Claude plus gravement, fut investi sans galons par l'accord tacite de ses camarades. Nous étions alors aux abords de Château-Thierry, au Bois-Belleau, fusillés comme au tir aux pigeons, dans les croix du cimetière américain.

Ce fut de sur les solides épaules de Théo que je fus déposé sur un caisson d'artillerie qui me mena à l'infirmierie de campagne. Je murmurai à l'adresse de mon ancien camarade un « merci » comateux à quoi il répondit dans un grand rire que je ne lui avais plus connu depuis l'École :

– Ta gueule !

J'appris par la suite que Théo et Claude, atteint à l'épaule gauche, s'étaient retrouvés seuls de leur unité, dans l'effroyable désordre de la débâcle. Le capitaine avait alors ordonné au soldat de le laisser sur place, de tenter de rejoindre. Il paraît que cet ordre avait amusé Théo. Il parvint à la nuit tombante à stopper une voiture emportant un colonel en fuite que, quelque part, sur ce front en passoire, ses troupes cherchaient à la lueur légendaire de la célèbre lanterne. Le dialogue fut bref. Théo tout simplement appliqua sur la poitrine de l'officier le canon du revolver de Claude, ordonna au chauffeur de transporter le blessé sur la banquette arrière, pria poliment le colonel de s'installer confortablement auprès du conducteur, prit place au côté de Claude évanoui, et braquant son arme dit calmement :

– Filez !

– Votre nom, votre unité hurla l'officier supérieur.

– Du Guesclin, répondit, Théo. En ma qualité de Connétable de France, j'assume le commandement du véhicule. Cap sur Paris, vite.

Une heure plus tard, ils eurent atteint la capitale, ouverte, béante, silencieuse, sinistre dans la nuit. Théo planqua Claude dans son atelier, le dévêtit, le pansa tant bien que mal, se mit en civil, fonça vers l'hôpital, y trouva une infirmière de son sacré parti, et dans la désorganisation générale, fit transporter son capitaine en chirurgie, au titre de blessé civil.

Au matin les Nazis occupaient Paris. Deux semaines plus tard, alors que les contrôles allemands se resserraient, Théo récupéra Claude

et fin août tout deux passèrent la ligne de démarcation près d'Angoulême.

Deux mois plus tard, en règle avec l'administration militaire de Vichy, ils revenaient à Paris, Claude ayant refusé de prendre un commandement en Afrique du Nord. Il paraît que Théo avait su se montrer persuasif, amenant à ses amis une recrue qui, dans les rangs des FTP devint une figure prestigieuse. Pris, évadé, repris, l'histoire de son évasion quelques heures avant son exécution, constitue l'une des plus extraordinaires histoires de la Résistance. Ce ne fut qu'au lendemain de la Libération que Claude adhéra au parti de Théodore. Celui-là, pour gâcher la vie de son ami, ne craint personne. Nous aurions aujourd'hui un général Quincy au lieu de ce méchant peintre qu'il est devenu, pas tout à fait admis parmi nous parce que trop officier, et rejeté par les militaires parce qu'artiste et quel artiste, grand dieu ! si encore il ne disait rien, mais sa pensée et son art militent ouvertement. Si Claude est doué d'un certain génie, c'est celui de savoir faire l'unanimité. Contre lui.

C'est de Toulouse que je suis revenu à Paris en septembre avec un visage un peu pâle de héros bien déterminé à saisir de la vie tout ce qu'elle pouvait lui donner. Ce ne fut qu'un an après, au cours d'un vernissage, que je retrouvai Igor et que nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. La guerre aura au moins servi à cela.

– Devine qui partage mon atelier ?

– Comment veux-tu que je le devine ? Une belle pépée ?

– Non, Claude !

– Claude ?

– Le capitaine Claude Quincy quoi !

J'ouvris une bouche de carpe.

– Ferme-la, dit Igor, ça va mal à ton genre de beauté. Tu devrais venir nous voir, on pourrait bavarder utilement.

Je compris rapidement de quoi il retournait. J'ai eu le talent de tirer mon épingle du jeu et celui de me taire. Ni action ni boîte à lettres, un peu d'argent de temps en temps, ça oui, un peu de fric, je ne suis pas avare, quant aux rencontres, le moins souvent possible. Je n'aime pas évoquer cette époque des débuts de ma réussite qui fut aussi celle de ma grande peur.

À la Libération nous nous sommes revus un peu d'abord et puis plus souvent. je n'étais pas très fier devant le regard clair du colonel Claude Quincy. Cela a été mieux lorsqu'il a démissionné de l'armée et qu'il est devenu officiellement notre confrère. Depuis quinze ans, je

viens chaque fois que je peux, le mercredi. J'apporte un flacon d'armagnac, ce que Théo et Claude préfèrent.

– Te voilà encore, dit méchamment Théo.

Je sors le flacon.

– Il est temps, j'allais gueuler, continue-t-il.

– N'exagère pas, dit Claude conciliant.

– Penses-tu, c'est tout juste à quoi il est bon, affirme Igor dont l'œil dément le ton.

Je m'installe sur le divan cabossé en me plaignant de mon dos. je murmure :

– Sale bande de spartiates.

Et j'attends en les notant dans ma mémoire les divers propos de Claude et d'Igor dans lesquels il y a toujours quelque chose à glaner, pour peu qu'on sache les traduire en en édulcorant habilement les outrances et l'honnêteté.

III

J'aurais aussi bien fait de ne pas venir, ce mercredi-là, mais je n'avais guère le choix. La veille le jury du Salon d'Automne avait rejeté l'envoi de Claude et je tenais à l'en informer moi-même. J'aurais pu téléphoner, mais je reculai devant cette petite lâcheté, n'ayant pas su n'en pas commettre une plus grande lorsque j'avais, sans intervenir efficacement, laissé jeter le travail de mon ami dans la pile des refusés.

Claude et Théodore buvaient leur armagnac, avec l'attention que portent exagérément à n'importe quelle action secondaire des hommes sincères brutalement interrompus dans une discussion qui ne regarde pas un tiers. Si je n'avais pas eu à m'acquitter de ma corvée, j'aurais pu m'étirer, bailler, dire « les enfants vous n'êtes pas gais ! », prétendre, sans tromper personne, que je n'étais monté qu'en passant, provoquer le soulagement et la mauvaise conscience de mes amis, en partant sur une pirouette. J'aurais même, plus simplement, pu leur dire « je vous laisse, je constate que je tombe mal, à bientôt. » Ils auraient mollement répondu, « mais non, mais non » ; j'aurais repris « salut Culs-Culs, laissez tomber, cela ne prêche pas à conséquence, vous n'êtes hypocrites qu'en amitié, pas moi. » Cela n'aurait pas manqué de classe, ma petite tirade sur l'hypocrisie, surtout venant de ma part : c'eût même été très édifiant !

Bien calé dans les cahots du divan, je laissais passer le temps, histoire de prendre mon élan, de saisir un à propos pour déballer ma salade, en jouant un beau rôle, m'élevant seul contre l'outrecuidance du jury,

luttant pied à pied, puis submergé par l'incompréhension et la mauvaise volonté, perdant la partie, sans y perdre la face, sauvant par une phrase noble et bien sentie l'honneur de mon camarade ! Pour inventer ce genre de craque, l'on peut compter sur moi : à défaut du courage réel, j'ai l'imagination adéquate.

J'attaquai Théodore. C'est la science inutile du billard.

– Ce que tu as l'air triste aujourd'hui...

Théo, leva la tête, passa sa main dans la forêt de sa chevelure argentée et laissa tomber :

– Abruti !

– Toujours aimable.

– Et toi, toujours agaçant. Gueule triste, gueule triste, comme si l'on était responsable de sa gueule. J'en ai plein le dos de ce genre de réflexions idiotes. Je ne suis pas triste, mais je t'emmerde.

Claude alluma une cigarette et toussa. Il fume trop, ça lui jouera un mauvais tour. Il affirma :

– C'est la structure de son visage qui lui donne cette allure dès qu'il cesse d'être animé par une passion quelconque. Mais il est vrai qu'il lui vient une curieuse propension au pessimisme ces temps-ci.

Théodore se leva, fit pirouetter son tabouret, se planta devant Claude et oubliant sans doute ma présence, renoua là où je l'avais interrompu, le débat qui les opposait. De sa voix sourde, il exprima une pensée qui devait l'occuper depuis longtemps.

– Mon cher Claude, les camarades et toi, n'êtes guère habiles dans l'analyse des sentiments, le sacré vieux mécanisme. Blanc ou noir. Barre à droite, barre à gauche, et coups de barre en veux-tu en voilà. Pessimiste, moi ? Cesse une bonne fois de confondre deux notions, celle du pessimisme que je rejette et celle du scepticisme auquel j'adhère. Les sceptiques sont hommes de foi. Je suis Thomas, montre moi tes stigmates. Ceci dit, je prétends et je m'y tiens, qu'en politique, le pessimisme et l'optimisme n'ont pas de signification réelle.

– Bien, dit Claude. Peut-on alors savoir ce qui en a ?

– Le sens profond des réalités.

J'éclatai de rire.

– C'est plutôt joli ce que tu dis là, venant du romantique que tu es.

Théodore m'administra sur la cuisse une belle tape amicale. Je poussai un hurlement :

– Brute, bourrique !

– Ça aide à faire pénétrer les idées, encore qu'avec toi, c'est plutôt la pointe d'un marteau-piqueur qu'il conviendrait d'appliquer à ce qui te sert de tête pour y creuser un trou grand comme le poing, y bourrer

du terreau à coups de masse, et ayant ensemencé, attendre sans y croire vraiment que germe en pensée l'équivalent d'un grain de millet.

Claude se fâcha, mais je crois, au vrai, qu'il faisait semblant.

– Théo, j'ai horreur de ce genre et de ce ton.

Théo saisit la balle au bond, assez satisfait, semblait-il, de la diversion de Claude, lui rappelant par le truchement de la réprimande, que leurs débats politiques ne concernaient pas mes oreilles.

– Ne fais pas ton colonel. Ma parole, tu me foutrais bien dedans pour atteinte au respect hiérarchique. D'abord, si Bertrand l'exige, je suis son homme.

Ces deux-là me prenaient pour un imbécile. Politiquement s'entend. Comme si les querelles qui animent les communistes n'étaient pas généreusement répandues sur la place publique. Claude et Théo, ils protègent quoi par rapport à moi ? Le camouflage de leurs différends. Ça m'est bien indifférent, je m'en bats l'œil. Il me suffit de savoir qu'ils existent pour m'en réjouir. Et quant à décider lequel d'entre eux est le marxiste et l'autre le cartésien, je m'en moque. Ils camouflent leurs oppositions. Face à moi, ils jouent l'unité à tout prix. Je serais assez embarrassé d'avoir à définir ce qui les oppose depuis pas mal de temps, ce de quoi ils souffrent et se font souffrir. Quelques mots lâchés de temps à autre, des exaspérations comprimées qui éclatent ça et là, reliées à des débats qui sont de connaissance publique, m'amènent à penser qu'il y a entre eux des remous. Je soupçonne Théo de soumettre à rude épreuve le sens de la discipline de Claude. J'aimerais bien savoir, mais, bien sûr, ce n'est pas à moi qu'ils feront des confidences. Ils m'écraseraient de leur mépris si je m'en mêlais. Je ne me soucie pas de ressouder leur unité qui se refait par contraction de défense dès qu'ils décèlent la présence d'un corps étranger.

Claude décida :

– Le différend est aplani. De toutes manières, n'en parlons plus pour aujourd'hui, mais retiens bien, Théo, que je m'en tiens très résolument à l'Optimisme en toute occasion et en toute circonstance.

Théodore en riant répondit :

– Oui mon frère, c'est entendu. Optimisons, Saint-Optu de mes fesses.

Je tendis mon verre.

– Théo, tu verses à boire ?

– Pas trop. Il boirait tout, ce lascar, ma parole. Tiens, mon fils, et vidons nos godets à l'Optimisme incurable du colonel Quincy.

Je levai mon verre et chantonnai :

– « Buvons, buvons, c'est le plaisir des Dieux. »

– Tu chantes faux, dit Théo, tu en fais grincer d’horreur les vieux ressorts du divan de Claude.

– Je me demande comment il peut s’y reposer et pour ce qui est du reste... Dis donc, Claude, elles s’en accommodent, tes belles amies ?

Théodore me cligna de l’œil.

– Chut ! N’aborde pas ce sujet. Tu vas écorcher la pudeur de Monsieur.

De fait, le visage de Claude s’était tout à coup comme fermé.

– Claude, je plaisante, je plaisante, mais tu sais, les mots ici ne recouvrent pas les choses.

– Je sais.

Théodore vida son verre. D’un coup. Il boit sec, sans jamais s’enivrer. Du moins en donne cette apparence.

– Eh bien à l’Optimisme ! dis-je.

J’avalai une petite gorgée dégustée savamment et j’ajoutai :

– L’optimisme est une bonne chose.

Théo rétorqua :

– Et l’armagnac, donc !

Ignorant l’interruption je poursuivis :

– À propos d’optimisme... c’était hier, la session du Jury de l’Automne...

– C’est bon, coupa Théodore, triste oiseau, on a compris.

Il regarda Claude et fit de la main le geste de trancher.

– La toile de Claude est dans le son ?

– Oui, dis-je. Enfin, laissez-moi raconter. Si vous parlez tout le temps... Le Jury, cette année, il faut avouer qu’il n’était pas enragé. Moitié moitié, quoi. Figuratifs, abstraits et assez bien intentionnés dans le sens des générosités réciproques. Marché de dupes, c’est évident, pour les figuratifs, qui, ici, sur leur propre terrain, font la partie belle aux abstraits qui, ailleurs, verrouillent leurs portes. Le Salon de Mai, par exemple. Alors, hier, les ronds de jambes et je vote pour toi, tu me rends la pareille, c’était superbe dans l’idylle. D’ailleurs tout se passa ouvertement, chaque membre du Jury, sa liste d’amis à la main, pointant les noms. « Messieurs, je vous demande cette toile. » Toutes les mains se levaient. « Puisque tu la veux... » De temps à autre une petite roserie. « C’est bien pour te faire plaisir, ce truc, tu le prends dans ta salle ? » « Ah ! non dites donc. » Tout le monde s’esclaffait, sauf le placeur du « dépotoir » qui râlait « Messieurs, Messieurs, enfin que voulez-vous que je fasse de ça ! Mettez-vous à ma place. » Des toiles ont été refusées pour leur cadre, mais en général, tout se passa le matin, le sabrage n’a débuté que l’après-midi. On avait

tellement admis que, la place commençant de manquer, on commença l'après-midi à refuser ferme tout ce qui n'était pas soutenu.

C'est ici que Théo intervint.

– Vieux, on connaît tout cela, et si tu en venais au fait.

– Le fait ?

– la toile de Claude, mon tout beau.

– J'y viens, grand dieu, j'y viens, ne nous bousculons pas. Nous avons refusé une toile à dominantes blanches qui nous était présentée à la suite d'une toile acceptée à dominantes rouges. Si ç'avait été le contraire, c'est la rouge qui aurait été rejetée. Un jury est une jolie foutaise, comment voulez-vous que l'on s'en tire ? Examiner deux mille envois en deux fois quatre heures, dans la lumière qu'il fait au Grand Palais. À la fin, on n'y voit plus.

– C'est vrai, s'interrompt encore Théo méchamment. Ce pauvre Bertrand, il faut le comprendre. D'autant que ses yeux ne font guère projecteur, ni lumière, ni clarté.

Claude eut un geste de lassitude et maugréa :

– Théo, tu deviens invivable. Le sarcasme, la provocation, depuis quand te tiennent-ils lieu d'arguments ? Tu es fatigant.

– Oh, oh, Monsieur Quiney, tu déballes ta morale ? Avec cela que tu te gênes pour taper dur sur Sultan !

– Je ne tape pas, j'analyse et je critique, voilà tout.

– Tu critiques... comme un qui condamne.

– Je ne condamne nullement, je déplore.

– Je pense bien, cela se voit et s'entend. Tu déplores avec de telles manières et une telle hauteur de vue si exemplaire que le camarade en est terrorisé. Écrasé sous le mépris et si piteux qu'il en devient hargneux. Encore un que ta pureté soude à tout ce que tu combats. Alors quoi, c'est tout ou rien avec toi ? Il y a là, mon petit vieux, quelques réflexions politiques à faire que je soumets, par la voie hiérarchique, à ton attention bienveillante, grand chef.

– Bon, nous y revoilà. Tu es comme ces camarades qui jouent aux cartes et qui engueulent leur partenaire à chaque faute en hurlant « fait donc attention, la mise n'était pas à cœur, mais à carreau », c'est bien là la marque de ton indiscipline et de ton sectarisme.

– Ne retourne pas les situations, s'il-te-plait. Moi je ne condamne personne. Ce n'est pas la faute de Sultan. Le problème est ailleurs ; il est d'un ordre plus élevé, plus responsable.

– Cela mon cher, je le sais.

– Je sais que tu le sais, grand diable.

– Alors ne fait point celui qui l’ignore ou qui l’oublie. Nous reprendrons ce point de discussion idéologique.

Je m’étirai, avalai une petite gorgée d’alcool et demandai perfidement :

– Je vous gêne, Messieurs, citoyens, camarades syndiqués ? Je pourrais peut être m’en aller ?

– Pourquoi, dit Claude, ça te barbe ?

– Penses-tu ! Cela me passionne. Elles me font doucement rire vos précautions sibyllines. C’est bon, ces messieurs débattent de la ligne et des tracas qu’elle leur cause...

– Quelle ligne ? Il n’y a plus de ligne, proclama Théo. Il y a belle lurette que le réalisme socialiste est dans les choux, ce n’est pas dommage.

Claude haussa les épaules. Il affirma :

– Il y a une ligne. Le réalisme socialiste, à présent que tout le monde l’a lâché, on va pouvoir enfin en reprendre la question à la base. Vous êtes bien pressés de le porter en terre, mes enfants. Malgré tout ce qui l’a détourné de lui-même, les outrances qui l’ont vicié, il existe et j’y crois. Et toi, Théo, ne fais pas la fine bouche, tu en es, corps et âme. Qu’as-tu jamais fait d’autre ?

– Possible, mon fils, mais je ne veux pas de ton étiquette.

– Ce n’est pas une étiquette, Théo, c’est un drapeau.

Théodore se pencha vers moi, écarta les bras :

– Voilà. Un drapeau. Il a dit un drapeau, notre sacré militaire.

Chassez le naturel...

Il eut un petit rire méchant.

– Seulement voilà, il n’a plus que la hampe, le drapeau du colon. Fourre-le aux Invalides, on ira le jour où l’on aura rien à faire, lui présenter les armes et les pinceaux. Quincy commentera le défilé. Ce sera drôle, on le verra dans l’état où son combat l’aura laissé, à poil, avec autour du cou sa cravate de la Légion d’Honneur. Ça lui amènera beaucoup de partisans.

Il se leva, s’approcha de Claude, lui enserra la tête dans ses larges mains fraternelles et les yeux dans les yeux murmura :

– Claudius, tu veux donc en crever ? C’est vrai qu’il y croit. Organiquement. C’est peu dire que tu sois fou.

– Va t’asseoir, ordonna Claude.

– C’est bon, je te laisse au diable et qu’il t’étripe, puisque tu aimes ça. Mais revenons à nos moutons. L’Honorable membre du Jury, nous dira peut-être enfin comment la toile de Claude a été foutue dans la glaise. Ce n’était pourtant pas un truc du fameux réalisme socialiste.

– Si, trancha Claude.

- Mais non, dis-je. Ce n'est qu'un portrait.
- Et bien, répliqua Claude, quoi, un portrait ?
- Un portrait est un portrait...
- Non, Bertrand, cela dépend de la pensée de celui qui le fait, de sa puissance d'analyse...
- Laisse l'analyse tranquille. Tu ne vas pas me catéchiser, j'en sais autant que toi là-dessus.
- Oui et non. Tu sais, mais tu te gardes bien de faire. Cela te pousserait trop loin. Si tu commences avec le visage...
- Je ne marche pas, la peinture se suffit à elle-même.
- Je connais ce discours là, répliqua Claude en souriant. Je peux aussi le faire. J'en tirerai d'autres conclusions. Je concède qu'il y a là une énorme part de vérité. Bertrand, même avec une simple pomme, on peut faire du réalisme socialiste.
- Ah oui ? Mais tu la peindras rouge ? Obligatoirement ?
- Théo se fâcha :
- Bertrand, l'insolence, ce n'est pas la passion. J'adhère à ce que dit Claude. Ne te force pas. Réserve ces lieux communs de la sottise obligatoire à tes copains. Ce genre d'argument n'est même pas assez bon pour étayer les positions qu'ils défendent. Personne ne doit se croire forcé de caricaturer avec autant d'outrance le combat de Claude.
- Des mots, dis-je... Je m'excuse, mais si vous vous entendiez...
- Ce n'est pas si facile non plus avec vous.
- Laisse, répondit Claude, je ne prenais pas ta répartie au sérieux. Il faut avoir le pessimisme de Théo pour s'en formaliser. Je te fais plus de crédit qu'il ne t'en consent.
- Théo bourrant sa pipe me prit à témoin :
- Et voilà comment il traite ses alliés occasionnels !
- Je ne t'appelle pas au secours, souligna Claude.
- Celui-là, vraiment, ce n'est pas le goût mais le vice de la solitude qu'il recèle et couve avec amour. C'est bien ce que je disais, tout ou rien. Et ce type prêche l'optimisme militant ! Tu me fais rire.
- Rire ? Il faudrait te huiler les cordes vocales. Ça grince, petit frère.
- Épatant, dis-je, battez-vous et n'en parlons plus. Mais c'est vrai que tu grinces Théo. Il t'est arrivé quelque chose ?
- Presque rien. Un détail. Une partie du plafond de l'atelier s'est écroulée. Un beau bordel, les toiles dans le plâtras.
- Bon Dieu, il y a du dégât ?
- Un peu. J'ai eu comme une vision de ma postérité. Les châssis feront du bois d'allumage, quant aux peintures...

Claude écrasa un mégot, réfléchit et dit :

– Des toiles, tu en feras d’autres.

J’eus un haut-le-corps. Je contemplais Claude, croyant à une boutade dont je ne m’expliquais point la dureté. Mais non, il avait le visage calme, le regard convaincu. Inconscient de l’implacable cruauté de sa pensée.

Théo encaissa.

– Bien sûr, fit-il.

– C’est évident, poursuivit Claude.

– Eh bien, vous êtes charmants, remarquais-je.

– J’irai te donner un coup de main pour déblayer, promit Claude.

– Tu ferais mieux de me prêter un parapluie, suggéra Théodore, caustique. Il pleut dans mon lit.

– Change-le de place.

– Merci. J’y penserai.

Claude, le front barré de rides, le regard perdu enchaîna :

– Vois-tu, Bertrand, vos affaires de déformations à tout prix, sais-tu à quoi ça me fait songer ? Au pire naturalisme, tout simplement.

– Pardon ? Comprends pas !

– Étudie le spectacle d’une plage, les gens qui s’y baladent. C’est déprimant de formes et pas toujours beau d’esprit.

– Voici le réalisme en action, intervint Théo. Tes vues ne sont rien d’autres que celles de l’Idéalisme. Tu veux quoi sur ta plage, des Dieux grecs ?

– Non pas, encore que ce serait bien agréable. Mais j’aimerais que Bertrand ne fasse pas laid à plaisir, pour faire moderne. Qu’il ne fige plus tant l’expression car, curieusement, c’est lui qui rejoint la hantise d’un certain vide pseudo-grec pour s’élever prétendument à une notion abstraite de l’Éternel. Il y a dans cette démarche-là, pour balourde qu’elle soit, un contenu idéologique qui exprime bien la pensée politique de ce Bertrand-là, qui prétend n’en pas avoir, et qui le croit peut-être.

– Je te suis mal, dis-je, avec assez d’énervement dans le ton pour qu’il comprenne que j’en avais assez de ses aperçus. Tu m’analyses comme si j’avais décidé d’être ceci ou cela. Tu pourrais me faire l’honneur de croire que je puis être sincère et que j’aime ce que je fais.

– Mais ce n’est pas en question ! Et ne fais pas tant d’histoires. Tu exprimes le courant de pensées et d’idées dans lequel tu vis, avec plus ou moins de conscience et de bonheur, plus ou moins d’accords entre toi-même, ce que tu es devenu à un certain point de ton évolution, ainsi que celle des réalités sociales telles que tu les comprends. Ce n’est pas encore si simple. Il y a tes qualités propres, ton goût, ta force et tes

dons. Ta prudence aussi à ne rien heurter du climat qui fait ta renommée. Tu reflètes ton monde, comme je reflète le mien et chacun de nous reflète forcément celui de l'autre.

– Mince alors, je reflète ton communisme ? Moi ? Heureux de l'apprendre.

– Mais oui, comment peux-tu croire ne pas prendre un peu de la couleur de ce qui te heurte ? Fais attention, si tu te croyais indépendant de ton contraire, tu ferais, jusque sur le plan physique, un raisonnement anti-pictural.

– Mais dans ce cas, tu reflètes mon sale monde bourgeois ?

– Je n'ai jamais prétendu le contraire ? Je le reflète en le combattant.

– J'en accepte l'augure. D'ailleurs, toi, comme prolétaire, on fait mieux.

– Ce n'est pas la question.

– Certes non, dit Théo, mais suivant les circonstances, ce pourrait le devenir.

– Ne dis pas de bêtises. Tu n'en crois rien. De toutes façons, c'est à nous d'y veiller, pour la part qui nous en revient.

– Veillons-y donc. Mais j'attends que Bertrand reprenne son récit du Jury. Alors, vieux, tu l'as bien défendu, l'ami Claude, ou tu l'as laissé tomber ?

J'en avais assez de cette discussion, de la tension dans laquelle elle se déroulait. Ce Claude ne savait plus vivre : il avait, Dieu lui pardonne, tout perdu d'une connaissance, d'une science qui a bien son prix, celle qui régite les hommes de bonne compagnie. Théo, c'est différent, c'est un brutal, pour être né trop sensible. Je n'avais plus l'envie de jouer au héros, mais celle de blesser Claude. Cruellement. La franchise de palefrenier de mon ami, allait recevoir sa récompense. Une fière ruade de cheval entier.

– Ta toile, mon vieux, repris-je, elle a eu une voix : la mienne, et c'est tout. Tu penses, un portrait et ressemblant encore ! ça prenait l'allure d'incongruité fantastique sur le fond de mille toiles abstraites ou de cent tonnes de poissons de toutes couleurs et de toutes dimensions. Parce que cette année, c'est fou ce que le poisson se peint. Et les bateaux, toute la flotte marchande a abordé dans le port du Grand Palais. On en a sabordé quelques uns, il n'y aurait pas eu assez de bites aux cimaises pour les y amarrer. Et voilà qu'apparaît ton portrait. Vrai, vieux, j'en étais mal à l'aise. Choqué, en vérité. C'était tout bonnement insupportable. Trop fin, ton sur ton, mon cher, dans le déballage de ces peintures « coups de poing » où, dans un hurlement général, les couleurs s'annulent les unes les autres, tout en créant une atmosphère

d'outrance : ton pauvre tableau a été reçu comme une gifle. Et comme si ça ne suffisait pas, il a fallu qu'au lieu d'une figure, tu fasses un portrait ressemblant que chacun a reconnu. Au point où nous en sommes cela ne relève que de la provocation pure.

– Si ressemblant que tu le prétends ?

– Absolument ! Insolemment !

– Ceci, excuse-moi, je le mets en doute. La ressemblance... c'est une question grave. Je ne crois pas qu'un portrait soit jamais ressemblant et je le déplore. C'est cependant ce à quoi je tenais désespérément, mais le portrait, hélas ne révèle qu'un instant de la vie du modèle et de celle du peintre. Celui durant lequel le modèle est observé, celui durant lequel l'artiste observe et ce sont deux instants de qualité différente, sans rapport réel entre eux, une rencontre qui ne se situe qu'à un stade donné et très différent dans l'évolution de pensées et d'action de la vie de deux êtres, un point d'affrontement dans le temps qui n'a pour vérité scientifique que celle de l'heure où l'aventure se développe.

– Nous voici repartis dans la grande théorie...

Théo interrompt :

– Revenons à nos moutons, en ce qui concerne la théorie de l'instant, dis-nous pourquoi, à cet instant-là, tu n'as pas voté contre le navet de Claude.

– Tu en as de bonnes, comment voulais-tu ?

Théodore éclata de rire.

– Penses-tu, Claude, tu ne vas pas marcher, j'espère. Je parie à mille contre un que l'ami n'a pas voté du tout. S'il avait demandé ta toile, il l'aurait eue.

Je réagis violemment, parce qu'il avait touché juste.

– Alors tu voudrais que j'aie fait passer Claude en part de grâce ? Ne compte pas sur moi pour le diminuer aux yeux des confrères.

– Tu as bien fait, intervint Claude, je te remercie, Bertrand.

– Pas de quoi, mon vieux, tu penses...

– Oh non, pas de quoi, ricana Théo. Quelle ordure, ce Bertrand ! Et cet autre idiot qui se confond en remerciements. Vous êtes trop homme de qualité, Marquis... Mais je vous en prie, Baron... Le tout à la sauce couteau bien acéré. Quel Monde !

Je me levai, saisi de rage.

– Je vous quitte, Théo passe les bornes.

Mais cette peste de Théo se levant et me prenant le bras affirma :

– Du tout, du tout, je t'accompagne. J'aime bien être auprès de toi aujourd'hui. Salut Claude, salut mon petit père.

Nous marchions, côte à côte, dans la rue, sans nous parler. Je l'aurais bien planté là mais comment faire, sans éclats, ni cassure ? Je mâchais ma rancune, je mangeais de la colère. Théodore commença d'une voix douce, un peu triste :

– Bertrand, mon vieux, pourquoi tu as si peu de courage ?

Cette fois, j'en avais plus qu'assez. Je rétorquai :

– Le courage, parlons-en si tu y tiens. Claude et toi, vous en avez, c'est entendu. Tout le monde le sait. De grands accès de ci, de là. C'est bon. Mais enfin, dis donc, peux-tu prétendre que vous en avez tous les jours et toujours chaque fois et autant qu'il en faudrait pour être dignes de ce que vous voudriez bien être ?

Théodore cligna des yeux vers un effet de nuages éclatant sur le violacé des maisons. C'est ainsi que nous sommes, les peintres. Un effet de couleurs nous préoccuperait sur un fond de fin du monde.

– La lâcheté est une vertu assez bien répandue, je te l'accorde, répondit-il lentement. Le courage, toujours, c'est trop lourd. Il faudrait, pour en supporter le poids, l'orienter, des idées claires en toutes circonstances. Je te quitte, Bertrand, à bientôt. Mène ta barque. Entre nous... « Prions Dieu que tous nous veuille absoudre. »

J'ai laissé partir Théo, sans lui proposer de le déposer chez lui, ce que je fais d'habitude. Je n'avais pas envie de faire le taxi. Je me suis engouffré avec rage dans ma DS blanche et j'ai filé vers Saint-Germain-des-Près. Le trajet m'a calmé et puis je me suis mis à savourer ma petite vengeance. J'avais rendez-vous pour dîner avec Ludovic Magno, leur guide idéologique, ce phénomène de grandeur nationale que j'admire seulement depuis que tout le monde le fait et pour lequel Théo d'abord et Claude ensuite, se sont battus durant autant d'ans qu'il en faut pour faire un homme.

IV

Quel rêve singulier ! Ce doit être un écho répercuté de ma visite d'hier, chez Claude. Moi qui rêve si peu, lorsqu'au hasard mon sommeil se trouve ainsi troublé, je m'éveille inquiet, mal disposé pour la journée, toute entière troublée par l'analyse dont le sens m'échappe, de cette intrusion dans mon repos, ma paix intérieure. Dommage. J'avais cependant passé hier, une si belle soirée avec Ludovic Magno qui m'a conquis au-delà du possible. C'est séduit, que je devrais dire, si ce mot n'était lié à l'évocation de sentiments un peu troubles, qui ici ne sont pas de mise, avec cet homme vieillissant, Jupiter ayant conservé le

charme d'Éros, grand seigneur m'amenant à mesurer par le désavantage des comparaisons la vulgarité de mon bourgeoisisme inné. Je ne parle pas de son esprit dont aujourd'hui la primauté éblouit, cet esprit dont j'ai tant médité jadis, traitant sottement de vers de mirlitons, des chants qui firent vivre tant d'hommes jusqu'au sein des géhennes ennemies.

La grandeur de cet homme s'impose jusqu'au plan physique. Je suis assez peintre pour que cet aspect qui joue à leur insu sur tous ceux qui l'approchent ou le côtoient, n'échappe point à mes capacités de traduction. Je suis un homme qui a un ventre, même s'il est plat et musclé. Magno, n'en a pas. Un être dans lequel la matière se fait esprit, des jambes, un cœur, une tête. Cela ne l'empêche nullement de manger de grand appétit, et de porter au choix des plats, une attention qu'il élève au niveau de la plus haute culture qui soit. Une affaire grave, déterminante, égale au choix des mots, des sons, des couleurs, des formes, de leurs répercussions, de leurs imbrications, de leurs reflets diraient ces êtres agaçants que sont Claude et Théo. Ludovic Magno donne l'impression profonde, ineffaçable du génie, même lorsqu'il se mouche. Nous avons convenu du principe de la préface qu'il a accepté d'écrire pour le catalogue de mon exposition. J'en suis fou de joie. Venant à la suite du triomphe que vient de remporter son récent roman, l'étude qu'il va consacrer à mon œuvre, est une chance inespérée, un don des dieux. Illuminé par le soleil, même un caillou irradie de tous les chants colorés de l'astre suprême. Attention, je deviens lyrique, ce qui m'amène à me sous-estimer. Pourquoi ai-je dit, « un caillou » ? Ce ne doit être que par référence à ce songe idiot, déprimant comme tout ce qui est incontrôlable, exaspérant à la nature de l'esprit rassis que je suis, qui n'aime ni ne croit aux mystères. Deux et deux font quatre, voici la loi sur laquelle j'ai bâti ma vie. Ce rêve, qui m'occupe si désagréablement ce matin, n'est qu'une incongruité que chassera bientôt la lumière du matin clair enluminant l'horizon qui s'étend face aux baies ouvertes de l'atelier. Un rêve clair-obscur, sans décors dans l'ambiance moirée de plans profonds et translucides, piqués de têtes se mouvant dans une atmosphère d'apparitions. Puis, cela devient une table bourgeoise, une nature morte connue et peinte. Un très beau morceau de peinture de musée, que je sais par cœur et n'ai jamais vu. Tantôt fruits et couteau, puis théière et tasses, d'une facture large, généreuse, claire jusque dans le contrôle de la plus savante émotion. Une femme, calme, distinguée, peinte en tons francs par touches précises enlevées à la diable, mais aussi sûrement calculées qu'une ellipse de mathématicien inspiré. Je reconnais cette femme sans l'identifier, je subis sa présence immobile, saisie dans l'instant mouvant d'une

pose éternelle. Je suis dans le tableau, et hors du cadre, acteur et spectateur, comme je suis présent et hors du contenu de l'époque que je n'ai pas connue, à laquelle elle appartient, qu'elle concrétise. Près d'elle apparaît un homme, dont je devine la tête qui m'échappe cependant. Brusquement, c'est aux mains que je le reconnais. Ces mains-là sont signées Manet. Je prends le thé avec Monsieur et Madame Édouard Manet, et voici que le grand artiste parle sans remuer les lèvres, dans l'attitude du dessin de Degas, mais ses mains sont peintes par lui-même dans le ton et ton sur ton. Il dit d'une voix calme, gentille et grave : « cette peinture qui se réclame de moi, de Cézanne aussi, cette peinture est un gâchis. On dit que les peintres modernes sont des barbouilleurs. C'est vrai, vous savez. Regardez les œuvres de Bertrand Tallion, cet artiste qu'ils ont, dont ils font un lion, c'est un art improbable ; si tant est que ce soit un art d'ailleurs ! » Puis la scène se fige, redevient une nature morte, redevient une signature, la mienne qu'annule en surimpression, celle nerveuse et sûre, en pleine pâte, d'Édouard Manet : Bah ! un songe... effaçons, effaçons, du balai, rapidement.

Je n'irai pas le dire à Théo, ni à Claude, ils rigoleraient en prétendant que la conscience ici, chevauchant le subconscient m'a asséné sa vérité dans toute son intégralité. Mais ce que je vais m'empresser de raconter à Théo, c'est ma soirée avec Ludovic Magno. Son étonnement me paiera largement de son insolence d'hier. Je m'en vais lui faire cadeau d'un calice. Je savoure par avance avec douceur l'amertume que je m'en vais lui infliger.

Je suis allé conduire mon petit Octave à l'école. Il s'y rend mal volontiers, n'acceptant que ma présence à ses côtés. Je fais mine de sacrifier ce temps du matin, précieux au travail, afin de conduire tous les jours mon petit garçon chez les Frères. Mais en fait j'en suis ravi. Nous établissons déjà ainsi le petit lien de complicité que les ans tresseront en grosse corde, tu verras fils. L'instant le plus doux, est celui où je lui prends la main pour le mener à l'auto. Je le dépose devant la grande porte du Cours privé.

- Allez, va, mon garçon, travaille bien.
- J'aime pas ça, papa. Quand c'est qu'on jouera ?
- Ce soir. Allons, mon petit, apprends bien.

J'attends qu'il ait passé le porche. Lorsque sa petite silhouette y disparaît, il me vient toujours une petite boule dans la gorge. Je pense :

– Ne t'en fais pas, mon enfant, nous jouerons. Attends un peu de grandir, ton père t'en prépare de ces jeux...

J'ai mis le cap sur l'Île Saint-Louis, laissé la voiture dans le parking du quai, rêvassé un grand quart d'heure le long des berges, dans le frais des hauts arbres mêlé à celui de l'eau, confondu dans l'argenté des lumières qui scintillent au rythme des petites vagues que chassait le vent doux matinal. Ah, que la vie est belle, comme s'exprime bien en ce lieu parisien la gentillesse de s'y épanouir calmement. J'ai souri de contentement, bien à l'aise dans mon corps sain. Allons gâcher la journée de Théo. Je mords à pleines dents dans le grand fruit de la vie, mais sans à-coups, sans bestialité. Il y a mauvaise grâce à être goulu.

Il faut savoir polir le temps.

L'atelier de Théo se trouve dans une cour, envahie des grandes herbes de ce qui fut jadis un jardin. Les acacias, jamais taillés, lui font un dôme de verdure qui mange la lumière de l'atelier dont le toit de zinc rongé des rouilles décennales laisse passer les pluies. Les touristes trouvent le lieu poétique, les cinéastes s'en emparent périodiquement, l'été les photographes viennent y faire prendre la pause aux mannequins, dans l'équilibre de leurs hauts talons mal d'aplomb sur les cahots des gros pavés disjoints.

J'ai frappé à la porte fermée de l'atelier, et puis j'ai appelé dans la cour, le nez dressé vers les deux fenêtres de son logement situé dans le petit bâtiment qui lui fait face.

– Ho ! Théo ! Thé, o.o.o !

C'est le gentil visage de Marguerite qui est apparu à la fenêtre. Un peu décoiffée, souriante, mutine, appétissante en diable. Sacré Théo, il a sa part de chance lui aussi. Encore que... Vingt quatre ans, Marguerite. Et lui, cinquante. Cela frise l'inconscience. Je pense que l'on rira bien un de ces matins. Marguerite agite la main, se penche sur la balustrade, me dit :

– Bonjour : Bertrand. C'est gentil de venir nous voir. Montez vite. Théo est en courses, il rentre immédiatement.

Le logement est petit mais en ordre. J'imagine le mérite qu'y a Marguerite à obliger Théo, le plus désordonné des hommes, à ne plus jeter à terre ses mégots.

– Avez-vous déjeuné, je fais le café. Théo est parti au boulanger.

Je dis :

– Bah ! j'en prendrai bien une tasse si c'est vous qui le faites Marguerite, pas si c'est Théo, il le fait trop mal.

– Ça c'est vrai, répondit Marguerite, mon Théo, il le laisse toujours bouillir.

Je jetai aux murs un coup d'œil circulaire, rapide, afin de constater qu'une petite toile de moi, vieille de vingt ans s'y trouvait encore.

– Ah ! vous regardez votre tableau, dit Marguerite, fine mouche.

– Mais non, répondis-je, gêné. Je regarde les tableaux.

Marguerite frappa ses mains l'une contre l'autre, et riant reprit :

– Ce que vous êtes menteurs, vous les hommes ! Et bêtes avec ça !

Mais si Bertrand, vous regardez votre tableau. Rassurez-vous, il restera là. Théo, l'aime bien celui-là. D'ailleurs vous êtes tous comme cela, même Claude. Toujours à constater, sans avoir l'air de rien, si l'on a pas fait le coup du mépris à leurs œuvres. C'est terrible ce que vous êtes orgueilleux, vous les peintres. On se demande pourquoi. Si les couturiers en faisaient autant, il faudrait toujours avoir la même robe sur le dos. Moi aussi, je l'aime bien votre petit tableau, je m'y habitue, parce que au début il me faisait un drôle d'effet. On n'y comprend rien.

Marguerite c'est une petite cousette. Elle fut première main chez Balmain. Il y a trois ans que Théo l'a épousée.

J'ai ri, au discours de Marguerite. Celle-là, est une gentille adversaire, de ma force, à ma mesure.

– Rien ne vous échappe, diablesse que vous êtes. Et bien vous avez raison, je dépose les armes aux pieds de l'être le plus charmant de la terre.

– Doucement, Monsieur le galant. Théo, c'est tout autrement qu'il parle. Plutôt, il ne dit rien, ou presque. Seulement voilà, c'est tout juste une petite tasse de café que vous aurez.

– Tant pis pour moi, Marguerite.

– Quel vilain bonhomme vous êtes tout de même Bertrand. Asseyez-vous là. Deux sucres ?

– Deux, oui. Tiens, je n'avais pas vu ce portrait de Théo, pourquoi est-il dans ce coin sombre ? Ça n'a pas l'air mal. Et c'est joliment ressemblant, dites donc.

– Oh non ! pas ressemblant du tout. Vous les peintres, vous n'y connaissez rien. Théo, il n'a pas les yeux comme ça. Il a l'air trop méchant, là-dessus. C'est hier qu'il l'a monté de l'atelier, ce vilain tableau-là. Je n'en veux pas. Il dit qu'il l'a fait pour moi. Pour qu'il soit là, lorsqu'il n'y est pas, avec moi. Il est bête parfois, mon Théo. Des yeux pareils, ouh là là, je n'en veux pas. Ce n'est pas vrai, ça n'existe pas.

Je me suis tenu coi. Ce doit être un curieux Théo que celui de Marguerite. Pas le même que le Théo que je connais bien. Ces yeux-là, on voit bien qu'elle ne les sait pas. Ce sont ceux de nos discussions, ce sont ceux des jours de vernissages, ce sont ceux de mon Théodore Igor, ceux que tout le monde croit, craint, connaît. Les yeux du Théo public, brûlant dans ce visage taillé au couteau, sec, musclé,

implacable. Seul le front est large, gentil, hospitalier, ouvert aux idées. Le nez est long, incisif, la bouche ironique, large, aux lèvres fines, peu gourmandes, les pommettes saillantes. La vaste chevelure blanche, tempère le visage aigu, souffrant mais agressif. Le portrait est fantastiquement ressemblant.

– Il devait songer à moi, lorsqu’il l’a fait, dis-je avec un sourire bon enfant.

– C’est vrai que vous êtes toujours à vous disputer. Mais dites ce que vous voudrez, Théo, il n’a pas une tête comme ça. Je ne sais ce que vous avez tous, avec vos querelles qui n’en finissent jamais, tenez même Claude en ce moment, il ne s’entend pas avec Théo.

Il est pourtant gentil mon petit Théo. Qu’est-ce que vous avez tous après lui ? C’est vos histoires de peintures ? Oh là là ! il n’y a pas de quoi en faire un plat. Vous faites tous ce que vous voulez, chacun son genre, moi, je ne connais que ça ! C’est la vérité ! On dirait que le monde en dépend de ce que vous faites. La peinture quoi, c’est un métier comme un autre, non ? Il y en a qui réussissent et d’autres pas. C’est comme pour le reste. Vous, Bertrand, vous avez réussi, on dit que vous êtes un grand peintre. Je veux bien le croire, moi, je n’y connais rien, mais je trouve que ce n’est pas tellement mieux, ce que vous faites, que ce que font Théo ou Claude. Ils ne savent pas se débrouiller eux. Qu’est-ce que ça fait. On vit quand même. Et nous serions heureux ici, si vous n’étiez pas toujours à vous disputer. Pourquoi c’est mieux qu’eux, vos tableaux. On n’y comprend jamais rien. Remarquez, moi, je n’y connais rien. Mais je trouve que c’est des jolies couleurs. Ça ferait bien pour des tissus. On s’y taillerait de jolies robes.

– Merci, dis-je. Il est bon le café, Marguerite. Dites-moi, Théo et Claude, ce n’est pas joli de couleurs ?

– Pas toujours. Mais on comprend. Surtout Théo. Claude, il fait toujours des gens qui se battent. C’est assommant. Ou qui manifestent. Comme si c’était amusant de manifester. Ou de se battre. Claude il ne rêve que plaies et bosses. Il pourrait être gentil pourtant s’il le voulait, car au fond, vous savez, il n’est pas si méchant. Vous, c’est différent. Vous seriez bien un peu traître que cela ne m’étonnerait pas. Pourquoi est-ce qu’il n’est plus colonel, Claude, puisqu’il aime tellement les coups.

– Il pense qu’il se bat mieux en étant peintre.

– Il se bat pas, il peint des tableaux. Et puis vous m’ennuyez avec vos peintures. Faites votre métier comme les autres, c’est vrai, vous ne pouvez pas ? Tout le monde travaille, en voilà une affaire. Depuis

que j'ai quitté Balmain, je travaille à façon, chez moi, j'aimais mieux l'atelier pour le boulot. Mais quoi, je n'arrache pas les yeux des autres moi. Je couds bien, et puis après, des premières mains comme moi, il y en a, beaucoup. Vous êtes uniques vous autres, ou quoi ? Unique, il me suffit que Théo le soit pour moi. Venez voir le petit, ne faites pas de bruit.

Je contemple l'enfant de Marguerite et de Théo qui dort dans son berceau. Il est bien moins beau que ne l'était Octave à son âge. Mais il est vrai que, Octave, c'est une exception, un miracle, ce n'est pas parce qu'il est à moi, mais c'est vraiment le plus bel enfant qui soit.

– N'est-ce pas qu'il est beau, mon petit bébé ? dit Marguerite.

Elle se penche sur le berceau et murmure :

– Oui, c'est le plus beau, le plus beau de tous. Oh va je te mangerais, je te mangerais mon petit ange. Bertrand vous ne trouvez pas que l'on dirait un peu Théo, lorsqu'il dort ?

– Je ne sais pas, Marguerite. Moi, vous savez, Théo je ne le regarde que lorsqu'il m'engueule.

– C'est vrai, dit Marguerite, vous êtes terrible, toujours à le provoquer mon pauvre Théo. Tachez d'être moins mauvais. Vous me le promettez ? Il est gentil, Théo, vous savez ?

Je dis :

– Je sais. Mais moi aussi. Nous sommes tous gentils. Claude aussi.

– Peut-être au fond. Mais là, bien au fond. Ah, j'entends le pas de Théo, il en a mis du temps pour aller chercher le pain. Il a encore dû rencontrer un copain. Un de la cellule.

Je ne suis pas du tout contre, remarquez, mais il y passe trop de temps, je trouve, et après, il est de mauvaise humeur.

– Dites-lui de n'y plus aller.

– Théo, Monsieur, il fait ce qu'il veut, et ça ne regarde personne. Et puis vous, vous êtes contre. Théo dit que vous êtes contre les pauvres. C'est vrai que vous êtes dur, vous.

Nous revînmes dans la première pièce, à l'instant où Théo rentrait dans le logement, son pain sous le bras, tendant un petit bouquet à Marguerite.

– T'es chou, dit Marguerite, viens que je t'embrasse. Il y a une heure que Bertrand t'attend. Le pain, toi, il vaut mieux, y aller que de t'y envoyer.

Théo me tendit la main.

– Salut ! Qu'est-ce que tu fous dans le quartier ?

– Je suis venu te voir. Cela me faisait gros cœur la façon dont nous nous sommes quittés hier.

– Sans blague ! Tu deviens tendre ? Quelle transformation grand dieu ! Et bien quoi ? On ne peut plus s'égorger sans se croire froissé ? Vers quelles mœurs allons-nous ? Tu deviens civilisé ? Félicitations. T'as bu le café ? Oui. Prends en un autre. Le temps de déjeuner et je suis à toi. On va faire un petit tour à l'atelier. Tu imagines que je coupe à tes palpitations de cœur. Nous allons vider ton sac, mon bonhomme.

Marguerite leva les bras aux cieux.

– Voilà que cela recommence. Battez-vous une bonne fois et embrassez-vous ensuite. Mais finissez-en. Toujours à se disputer, vous êtes assommants !

Théo, avala sa bouchée, but un peu de café et dit :

– Mais non Marguerite, nous ne nous disputons pas, nous allons nous expliquer, c'est bien différent.

– C'est pire, dit Marguerite, et ça n'en finit jamais. Disputez-vous un bon coup, ça vaudra mieux.

– Alors quoi, ricana Théo, on s'explique ou on se dispute, Marguerite, qu'est-ce que tu veux ?

– Que vous soyez amis. Vous m'embêtez à la fin.

– Mais nous le sommes, dis-je, Marguerite, nous le sommes. Depuis le temps que l'on s'empoigne, faut-il que nous le soyons pour ne pas nous être tués.

– Et bien, ce n'est pas du tout comme cela quand j'aime les gens moi.

– Chacun sa manière.

– C'est la mienne, qui est la bonne.

– D'accord, Marguerite, d'accord.

– Tu as une cigarette, Bertrand ? J'ai tout à fait oublié d'en prendre, c'est bête.

Je lui tendis le paquet.

– Tiens.

– C'est bon, j'en prends deux ou trois. Oh, et puis hein ! je saisis tout le paquet. Je le confisque. Tu en achèteras un autre en partant. Tiens, je suis bon prince, en veux-tu une ? Descendons à l'atelier. Marguerite si tu entends Monsieur appeler « au secours » tu n'auras qu'à téléphoner aux pompiers.

V

J'eus un haut-le-cœur en pénétrant dans l'atelier. Ce n'était plus qu'un vaste chantier de démolition, où des blocs de plâtres noircis

jonchaient un sol de tableaux crevés, sur quoi émergeait comme un haut mât de naufrage, le seul bras dressé d'un chevalet brisé.

– Tu vois le travail, dit Théo.

Il dressa la tête.

– Voilà le truc.

Sur six mètres carrés, le plafond s'était écroulé, le bleu du ciel égal, perçant au travers des zincs en écumoire.

Je dis :

– Le propriétaire...

– C'est fait, répondit Théo, morose. Le bougre s'est amené hier. J'attends les maçons et les couvreurs. Je lui ai fait remarquer que si je m'étais trouvé sous l'avalanche, j'étais bon pour le compte et que cela lui aurait coûté plus cher que les réparations qu'il me refuse depuis des ans. Il m'a répondu qu'il avait une bonne assurance, alors, hein, il était à couvert, l'usurier.

Je n'ai rien répondu. Ce n'était pas l'instant d'entamer une vaste discussion sur les droits sacrés de la propriété. J'ai enchaîné :

– En quoi puis-je t'aider ?

– Laisse tomber a répondu Théo agacé. Je n'ai besoin de rien ni de personne.

– Tu vas au moins sérieusement faire marcher l'assurance du propriétaire.

– On verra, on verra. Au fait ce qui t'amène, c'est quoi ?

Je n'avais plus le goût de lui empoisonner sa journée, c'était bien assez beau comme cela son désastre.

– Rien dis-je. C'est épouvantable. Je n'imaginai pas ce que ce pouvait être, hier chez Claude, lorsque tu en as parlé. Et ce matin, Marguerite, n'en a soufflé mot.

– Elle n'a pas l'habitude d'appeler au secours. Tiens, j'époussette l'escabeau, pose tes fesses.

– Merci. Mon pauvre vieux, c'est réellement épouvantable.

– Écoute, reprit Théo, tu l'as déjà dit une fois. Il n'est pas question de mon enterrement. Rengaine tes condoléances. Je te préviens que je collectionne les mots cons pour en faire une anthologie. Suffit.

Il me tendit le paquet de cigarettes.

– Grilles-en une pour te remettre de tes émotions. Tu as du cœur hein ! On le sait va, que tu es bon gars. Le temps d'arroser mes trois pots de misère, je suis à toi.

Il se rendit au poste d'eau perdu dans la pénombre au fond de l'atelier, écrasant les plâtres à chaque pas.

– Les plantes vois-tu, dit-il rapportant de l'eau dans une vieille boîte de fer blanc, les plantes, c'est comme les hommes, si tu veux qu'elles poussent, ou plus simplement qu'elles ne crèvent pas trop tôt, il faut les arroser de temps à autre. Pas d'autres moyens pour les aider à se hausser vers la lumière.

J'allumai ma cigarette, regardai mon vieux Théo, son long corps musclé, noué, sec, à l'image de ces plantes qui se tordent désespérément afin d'échapper à l'emprise meurtrière de l'ombre, de happer un peu de soleil. Je pensai que l'eau dont parlait Théo, c'était une part de ce bonheur, dont personne n'a jamais trop, mais dont le grand jardinier avait dû souvent oublier d'arroser cet être rare dont la conscience conspirait contre ma quiétude.

Théo posa son pot à eau.

– Tu vois, ces sacrées plantes, elles s'étiolent. J'en prends soin cependant. Elles font mentir le proverbe.

– Quel proverbe Théo ?

– Tu sais bien, celui qui dit que les misères poussent bien chez les pauvres, enfin un machin de ce genre.

– Je ne pense pas que ce soit cela, il dit ton proverbe...

– Bon, c'est sans intérêt. Des histoires de bonnes femmes. Raconte enfin ce qui t'amène. Je te connais peut-être. Ouvre-le ton sac à malices.

– Bah, dis-je, je passais...

– Je le vois bien que tu passais, puisque tu es là. Tu passais en venant, voilà. Alors ?

Ce bougre d'homme me redonnait de l'appétit, aussi ai-je dit, ce qui n'était pas vrai, mais donnait l'occasion de l'introduction :

– Je venais te transmettre les salutations d'un de tes bons amis.

Théo, haussa les sourcils.

– Un de mes bons amis ? Qu'est-ce que tu croasses là. J'ai vu Claude hier ; c'est qui ?

Je dis, préparant mon effet :

– Ludovic Magno.

– Peuh ! rétorqua Théo. Tu le connais ?

– Oui, dis-je, mal content du peu d'effet de la surprise que j'escomptais. Je croyais qu'il était ton ami.

– Il est l'ami de lui, répondit brusquement Théo.

– Tiens, tu changes les mots de ta vieille chanson. Je croyais à t'entendre clamer ses louanges depuis trente ans que c'était l'être parfait, l'exemple auquel se réfère toute ta vie d'homme, ton héros.

– Il l'est. Et après, ce que j'ai dit, cela y change quelque chose ?

– Je pensais qu’il était à tes yeux sans faille ni défauts. Un bon dieu.

– Tu penses trop vite et trop mal, mon bonhomme. Un héros est un héros, pas un bon dieu. Dieu est mort, ce n’est pas dommage. Il y a mis le temps. Tu l’as vu quand, Magno ?

– Hier au soir, dis-je, reprenant espoir de torturer mon vieux camarade. Nous avons dîné ensemble. Une soirée formidable. Cet homme, il voit, sait, comprend tout. J’ai réellement subi la révélation du génie...

– C’était temps, interrompit Théo. Tu aurais pu t’y prendre plus tôt. À la lecture de ses œuvres, par exemple. Je tiens le pari qu’il t’a parlé peinture et probablement rien que peinture.

– Exact ! Comment le sais-tu. ?

– Comme si c’était si difficile à deviner. C’est l’un de ses péchés. Il t’a mis dans sa poche et m’est avis qu’il n’a pas eu grand mal.

– C’est à voir. En tout cas il m’a dit des choses formidables.

– À toi ? rétorqua Théo gouailleur.

– Oui à moi, et ensuite ? Tu t’en étonnes, Monsieur ?

– Non, pas le moins du monde. Je le sais qu’il a dit des choses formidables. Il ne sait faire que cela, c’est bien le malheur. Mais à toi, vois-tu, ma cocotte en or, à toi, il n’a rien dit du tout, rien, pas ça !

– Enfin, sacrée tête de bois, c’était toi ou moi qui y était ?

– C’était toi, hélas. Mais en fait, tu n’y comptais pas. Ou plutôt c’était à tous les Tallion de France qu’il s’adressait nommément sans leur permettre de placer un mot ni reprendre souffle. Dis la vérité, tu as pu beaucoup parler ?

– Je ne suis pas muet, répondis-je.

– Mais tu l’étais, c’est évident. Va, tu n’as pas dû pouvoir faire de grands discours et comme il sait comment et de quoi sont faites les têtes des gens de ton acabit, il a répondu à ton attente. Tu ne crois pas aux magiciens, Bertrand, tu as tort mon ami. Et tu as attrapé un bon torticolis, en fin de repas, lorsqu’il s’est mis à marcher de long en large, en parlant, en parlant sans arrêt et que toi assis tu n’avais plus que la tête d’un métronome.

J’éclatai de rire.

– Je suis beau joueur : ce que tu dis du torticolis, c’est la vérité. Tu le connais bien, ton grand homme.

– Aucun mérite. Depuis que je le pratique...

– Il y a longtemps que tu l’as vu ?

– Je ne le vois jamais. Je le fuis. C’est malsain la fréquentation des génies, Bertrand.

Défie t'en. Ce n'est pas de leur faute. Ce sont des gens faits comme ça, fabriqués ainsi, des dévoreurs. Ou tu deviens leur esclave et ils t'annulent, ou bien ils font de toi leur ennemi.

– Doucement, mon ami, je ne suis pas une petite proie moi. Des génies, j'en ai vu d'autres.

– Oui mon toto, au musée. Et tu ne les as pas mal digérés.

– Insolent !

– Mais non voyons, je ne dis pas cela en mauvaise part. Je te rends hommage. Tu es bien un peu voleur, non ? Si, et comment ! Mais enfin, un voleur de grandes maisons disons, pas un petit détrousseur de lapins. Tu planes dans la vie culturelle comme un beau charognard. Le plus beau : un vautour. Ce n'est pas à la portée de n'importe qui.

Je m'inclinai.

– Je te rends grâce, dis-je, je craignais de n'apparaître à tes yeux que comme un étourneau.

– Du tout, du tout. Mais Magno, c'est le grand oiseleur des lettres et des arts. Nous allons ce me semble assister à de curieux exercices de voltige. Quel type !

– Un grand, le plus grand du siècle.

– C'est bien parce que tu t'en es aperçu qu'il ne m'intéresse plus. Moi, tu sais, je n'ai jamais été qu'un tout petit soldat. J'ai donné des coups pour que triomphe sa pensée, j'en ai aussi pas mal reçus, par exemple de toi. Mais à présent que le grand homme a percé tous les murs du son de la gloire, je vois poindre à l'horizon, l'heure de son embaumement dans l'académisme que les gens comme toi vont se mettre à fabriquer. Je cherche un autre génie au service de qui me mettre, un génie, inconnu ou méconnu si possible, mais l'espèce en est rare et il faut se réjouir lorsqu'un siècle en produit une demi douzaine. C'est alors un siècle milliardaire.

– J'aimerais savoir ce qui te permet de parler d'académisme par rapport à Magno.

– La preuve, sacré outil que tu es, c'est qu'à présent, sa grandeur, si je t'y autorisais, c'est toi qui m'expliquerais ce qu'il en est. Avec de monumentales erreurs d'ailleurs. Vous allez faire quelque chose ensemble ?

Je veillai à demeurer simple de ton et d'attitude lorsque je fis réponse à la question de Théo.

– Il s'est engagé à écrire la préface du catalogue de mon exposition.

– Félicitations, répondit Théo, c'est ta consécration, vieux.

– Je l'espère.

– Espère, mon fils, espère. Cela va être passionnant, il va nous nourrir d'une jolie quantité d'idées nouvelles et soit disant à ton propos, nous expliquer la marche du monde.

– Tu as l'air de dire...

– Rien du tout. Seulement il sera peu question de ton boulot. Un prétexte. Mais il faut le dire à ton avantage, un prétexte assez retentissant pour que cela intéresse une vaste frange du monde de la culture, où il va à pleine main semer des graines qui produiront autre chose que les fleurs que tu en attends.

– Si je ne te connaissais pas Théo, je dirais que tu râles de le voir s'intéresser à mon œuvre.

– Tu sais bien que non. Honnêtement je suis hors de ça. Passé le cap, mon vieux. Tu te conduis comme tous les autres. Chacun de vous s'imaginer que Ludovic leur confie ses secrets et leur montre ses richesses cachées. À eux, à eux seuls. Imbéciles. Voici quarante ans que ce grand homme monologue avec le siècle. À pleine voix. Voici quarante ans, que les secrets, il les extirpe des tripes des hommes, pour les leur rendre, qu'il les leur donne, qu'il joue à jeu ouvert et chacun d'eux, de ceux qui l'approchent pour un soir ou pour dix ans, s'imaginent que c'est à eux seuls qu'il dit, qu'il montre, qu'il donne. Ta préface, ballot, ce n'est pas pour toi qu'il l'écrira, c'est pour moi et toi et nous tous. Pour nous servir en se servant de nous.

Théo, manipula le bouton de marche de son transistor. Je me suis toujours demandé s'il aimait réellement la musique, ou bien s'il n'avait d'elle qu'un besoin d'accompagnement, ce fond sonore qui meuble sans s'imposer ni émouvoir.

— Mets-le moins fort, dis-je.

– Si tu veux. Tu as bien fait de voir Ludovic. Ce sont les écrivains qui décident de la peinture, en France. La peinture s'en fout d'ailleurs. Il n'y a que le public que cela émoustille. Et que les peintres qui payent les pots cassés des modes d'idées. Ah, bon dieu, ces plumitifs quand donc quelqu'un d'entre nous aura-t-il assez de voix pour leur crier « nouveaux venus, laissez la peinture tranquille ! »

– Même aux génies ?

– Surtout à eux, mon vieux. Les autres ne commettent que de petits dégâts. Dommage vraiment que tu n'aies pas rencontré Ludovic Magno lorsque tu avais vingt ans. Il eut fait de toi quelqu'un de pas mal.

– Merci bien. Je suis face à un de ses résultats.

– Oh tu sais, ce n'est pas probant, moi, je ne suis qu'une de ses erreurs. Tu vois bien que ce n'est pas le bon dieu.

– Je sais, tu me l’as déjà fait remarquer. C’est un héros d’accord. S’agissant du romancier et du poète s’entend. Car pour le reste, nous ne sommes pas du même bord.

– Ça va sans dire.

– Je préfère le spécifier.

– Il le sait, rassure-toi. Tu dis un héros, et il l’est plus que tu ne le crois, encore qu’il le soit moins que je ne le désire. Tu sais qui il est, réellement ?

– Tu vas me dire.

– Oui. C’est Vautrin.

– Plaît-il ?

– Minute, ne t’emballe pas. Ce n’est pas moi qui le diminuerais. J’y perdrais trop. Mais c’est ainsi, Ludovic Magno, c’est le Vautrin du Bien. Je ne l’en blâme point. Nous ne vivons pas une époque de petits saints. Votre rencontre est dans la logique des choses. Les jolis Rastignac d’aujourd’hui, aux mains d’un tel bonhomme, vont servir à colporter les idées qui leur sont foncièrement ennemies. Bertrand, merci, je m’en réjouis.

Je mis les mains dans mes poches et m’étirai.

– Mon cher, répondis-je, je ne suis pas un enfant de chœur. Il faut savoir céder du terrain pour en gagner. On verra où nous mènera ce petit combat. J’en tirerai bien pied et aile.

– Bon appétit, mon petit.

— Tu es gentil.

– C’est bien la première fois que tu me le dis. Prends garde j’ai peu l’habitude des bonnes paroles. Cela me désempare. J’aime mieux les vacheries. J’y suis plus à l’aise.

– Ne t’inquiète pas, c’en était une.

– Tu me rassures, j’allais avoir des doutes sur ta nature.

Je le pris par le bras. Je l’aime bien au fond ce grand gars. Tout au fond.

– Tu ne me prends pas pour un naïf, hein ?

– Pas de danger. Tiens reprends une cigarette.

– Merci, j’ai déjà assez fumé ce matin.

– À ton aise. Tu crains pour ta santé ? Le cancer ? Oh, toi c’est de ça que tu crèveras. Un truc moche. Faut bien tout de même qu’il y ait une justice, bon dieu.

Tout en parlant je regardais une toile échappée au massacre. C’est un beau peintre réaliste Théo, je ne sais en vérité ce qu’il lui manque pour être un grand peintre, mais ce quelque chose là lui manque bien. Tant pis, tant mieux.

Je repris :

– Dis donc, Ludovic Magno, tu crois qu’il aura le prix Nobel, un de ces jours ?

– Tiens, dit Théo, surpris, pourquoi, qu’est-ce que ça peut faire qu’il l’ait ou pas. ?

– Mais mignon de mon cœur, s’il l’avait, tu te rends compte, ma préface...

Théo écarta les bras, les laissa violemment tomber contre ses longues cuisses.

– Toi, dégoulesse ! Tu ne changeras donc jamais !

– Mais toi non plus mon vieux, tu seras toujours, hélas pour toi, semblable à ce Théo que tu as choisi d’être. La Morale desséchante la plus virulente que je connaisse, après celle des curés. Continue. Va, tu pourras joliment sur pied.

Théo me regarda dix secondes sans ciller. C’est long dans une conversation.

– Je me trompe Bertrand. Tu changes, c’est vrai. Tu deviens pire.

– Bon. C’est donc que je suis en progrès.

Je me suis approché du tableau qui me tirait l’œil depuis un bon moment. C’était superbement peint. Une nature morte, fouillis ordonné de branches feuillues de diverses essences, mêlées à des fruits qui sonnent en points d’orgue. Une sensualité vraie, saine, sans chiqué, sans clin d’œil à personne. Mieux que son portrait, découvert tout à l’heure dans l’angle sombre de son logement, cette toile était l’autoportrait de Théo, sa naïveté congénitale et sa culture étonnante, cette honnêteté large qui toujours m’inquiète. C’est peut-être cela, l’honnêteté, qui lui barre la route de la grande peinture. Il n’escamote rien, il veut tout dire. Il dit trop et avec tant de décision que l’imagination, le rêve d’autrui, n’y trouvent plus la place de s’y inclure. Chaque touche proclame que l’artiste est responsable, jusqu’à la lassitude. Cette toile, comme toutes celles qui sortent de sa main, de son cœur, de sa tête d’entêté endurci exprime la plus fantastique expression de ce Moi qu’est Théo. Le moindre coup de pinceau est une signature et une confession. Théo tout nu. C’est tout autre chose que de l’orgueil, rien n’y rappelle non plus la vanité, tout y dit l’implacable fierté de ce modeste, timide, insolent, souffrant Théo. Le Moi, ici, dit à qui sait entendre, un « ce n’est que moi, totalement comptable du peu que je suis, mais ce peu, est sans dette, ne doit de merci à personne ». C’est l’insupportable grandeur de la véritable modestie. Je dis :

– Elle est belle ta toile, Théo.

– Tu n’es pas bien ? bougonne Théo. Tu veux de l’aspirine ?

– Qu'en disent-ils les gens qui viennent ici ?
– Vient personne, répondit Théo, le visage grave tourné vers les carreaux sales des baies vitrées.

– Comment., dis-je, personne...

– Non, personne. Je me suis mis au ghetto. J'emmerde tout le monde et tout le monde m'emmerde. Il paraît que j'ai mauvais caractère. Que je suis invivable. Alors, ça va aussi bien comme ça.

Il hausse les épaules et murmure :

– Mauvais caractère, moi, tu parles. Les cons, bon dieu, les cons...
C'est bon. Je n'aime plus personne, ça élague.

Je n'ai pas répondu. C'était inutile. Je ne suis pas dupe, lui non plus, de ce qu'il dit là. Le jour où Théo cessera d'être amoureux du monde entier, c'est qu'il sera mort et enterré. Mais il est bien possible que pris séparément, les hommes aient cessé de l'émouvoir. Il me semble que mon vieil ami, traverse la crise la plus grave de sa vie. Si cette faiblesse-là le saisit, alors la faille existe, pas petite, au travers de laquelle... Il faut sérieusement que j'y réfléchisse. Agir avec prudence. Si vraiment Théo, se laisse envelopper par la solitude, alors, il cesse d'être dangereux. C'est l'instant à saisir pour intervenir. Oh, pas pour le faire changer d'idées. Les idées, je m'en moque éperdument. Si je parvenais à neutraliser Théo, sur le plan de l'action... Il faudra songer à le faire participer à quelques expositions sans grande importance. Lui ouvrir de petites portes, avec prudence et discrétion. Laissez venir à moi les petits enfants. On verra. Il n'y a pas que Ludovic Magno qui soit malin.

En cet instant, quelqu'un frappa à la porte et Théo cria de sa voix peu aimable

– Entrez !

Par la porte entrouverte parut le visage souriant d'un petit jeune homme, en manches de chemise et blue-jean, tenant à la main, un grand seau et un gros pinceau.

– Salut, je me suis mis en tenue. Moi et ma copine on va coller. Tu viens avec ? Il y a un tas d'affiches, gros comme ça !

– C'est bon, dit Théo, avec son air mécontent. On ira, quand on aura le temps.

– Moi et ma copine, c'est maintenant qu'on a le temps, alors on a pensé...

– Tu penses de travers.

– Te fâche pas.

Il se tourna vers moi et affirma en rigolant

– Il gueule tout le temps. Mais il n'est pas méchant. C'est son genre, quoi !

Théo le prit par le revers de la chemise et lui dit :

– Écoute Henri, tu ne pourrais pas par hasard, penser une petite seconde, que Monsieur est un client, et que l'on ne s'amène pas, comme ça, chez les gens en annonçant la couleur.

– Ah, mince alors, Monsieur est un client ! Ça n'y fait rien, tout le monde le sait que tu es un copain.

Théo rit et grommela :

– Sacrée tête. Monsieur n'est pas un client.

– Tu vois, dit le jeune homme. J'avais raison. Tu viens ?

– Tu vois bien que je suis occupé.

– Ça n'y fait rien. Monsieur, il peut venir aussi. Nous, on n'y voit pas d'inconvénients, moi et ma copine.

Je dis en souriant :

– Que je ne vous dérange pas. J'étais sur le point de partir.

– Ça tombe bien, reprit le jeune homme, on y va tous ensemble.

– Merci, dis-je. C'est très aimable à vous, mais sans façons...

– Vous ne voulez pas ?

– Laisse tomber, Henri, Monsieur, c'est le contraire de nous qu'il pense.

– Il a tort. Faudrait lui expliquer.

– Voilà trente ans que je m'y emploie et tu vois...

– Et bien, dit le jeune Henri, tout ça, ça n'empêche pas les sputniks de tourner. Dis donc Théo c'est un drôle de chantier ta baraque. On va faire la colle et après qu'on ait collé, moi et ma copine, on va te donner un coup de main à déblayer.

– Pas besoin de vous, aboya Théo.

– On viendra quand même affirma l'autre tranquillement. Et puis on lavera les carreaux. C'est moche des vitres pareilles. Ça fera moins triste. T'as beau gueuler, on viendra, papa.

– Tu vois ce qu'ils font de moi, me dit Théo.

– Je vois dis-je, et j'étais surpris de la découverte que je venais de faire d'un visage de Théo que je ne connaissais pas. Sévère et tendre, désarmé, envahi soudain d'une certaine expression qui doit être ce que l'on appelle la Bonté.

Le jeune remplit d'eau son seau et prépara la colle.

– Tu vois Théo, toi, tu as beau être un ancien, tu n'as jamais su faire la colle. On dirait une soupe maigre quand tu t'en occupes. Ça, c'est de la colle. Regarde un peu, une vraie crème, on en mangerait. On y va ? La copine, elle attend au coin du quai, avec le paquet d'affiches.

– Allons-y, dit Théo, puisque tu m’y obliges, mauvais diable. Dis donc, Henri, à propos, ta copine, qui est-ce ?

– Et bien, t’es drôle toi, tu sais pas ? Tu remarques jamais rien, j’ai remarqué ça plusieurs fois. Ce n’est pas bien. Ma copine, c’est Éliane, tu sais ? Ça fait plus d’un an...

– Comment ! dit Théo, la petite Éliane...

Il s’accroupit près du seau.

– J’espère que ce n’est pas seulement pour rigoler, parce que la petite Éliane...

– Oh toi ! Tu vas pas commencer, non ? T’occupe pas.

– C’est précisément ce à quoi je vais tout de suite m’employer, à m’en occuper. On va en discuter toi et moi.

– Ça tombe bien, justement moi et Éliane on voulait te demander, des fois que tu accepterais, pour être témoin.

– Ah bon ! s’exclama Théo, si c’est comme ça, je suis d’accord et même cela me fait joliment plaisir, fils.

– Et c’est pas tout, ton copain le colon, nous on n’ose pas lui demander. C’est sans doute un peu prétentieux, mais on aimerait l’avoir aussi. Tu pourrais lui en dire un mot ?

– On lui en dira dix. Allons petit, arrive, nous allons placarder le quartier pour fêter la nouvelle.

Je dis :

– Et bien, je vous quitte. Amusez-vous bien.

– Salut Bertrand, mes hommages à Madame.

– Nous on est des as du pinceau dit le petit jeune. Alors, vrai, Monsieur vous ne venez pas ?

– Très honoré, répondis-je. Merci, non.

– Ça viendra, reprit le jeune convaincu. Au revoir, Monsieur

Je suis parti, assez mécontent, reprendre la voiture, et puis j’ai soudain pensé qu’il serait curieux de venir surprendre Claude, de l’emmener déjeuner. J’ai téléphoné chez moi que l’on ne m’attende pas et je me suis lentement dirigé vers la place Maubert.

Note

1. Ces pages constituent les chapitres d’un roman retrouvé inachevé dans les archives de Boris Taslitzky.